

1902

COURSE

cinématographique

Italie * Afrique * Espagne



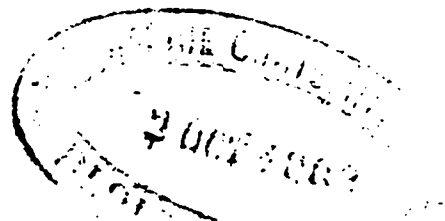
BLOIS

IMPRIMERIE C. MIGAULT & C^{ie}

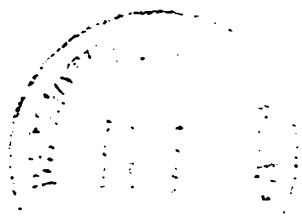
14, rue Pierre-de-Blois, 14

1903

*Imprimé pour dépôt légal
à 125 exemplaires
C. Migault*

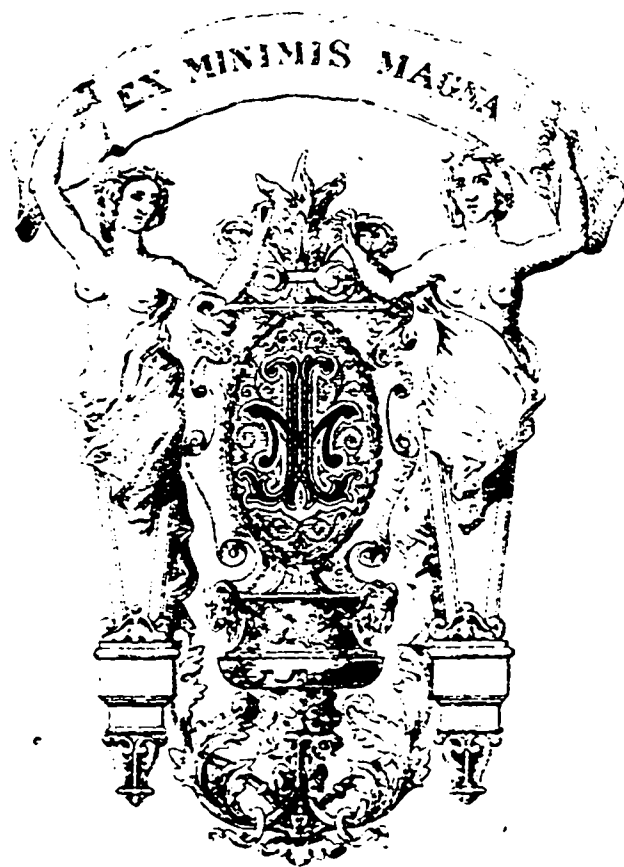






Course
cinématographique

8° G
8151



COURSE cinématographique

Italie ÷ Afrique ÷ Espagne

PAR

Marcel LESCOT



BLOIS

IMPRIMERIE C. MIGAULT & C^{ie}

14, rue Pierre-de-Blois, 14

—
1903

PRÉFACE

Voici quelques impressions cinématographiques d'une promenade rapide, notées rapidement : c'est un sillage de vie, une fumée que je photographie, afin que nos enfants, à la vue de ces mêmes contrées, disent à leur tour : « Comment donc notre père a-t-il vu ainsi ! » Et il y aura tout de même un souvenir en cette différence.

Je leur ai déjà dédié des notes sur mon existence de franc-tireur, en cette néfaste année 1870, méconnue, oubliée à ce jour. La leçon fut insuffisante. Je me trouve ainsi écrire « Guerre et Paix », sans rien de Tolstoï. Je le regrette pour les miens au point de vue talent et renommée ! Il me semble utile aux souvenirs affectueux de tracer quelques lignes fixant au passage des re-

flets d'impressions; ma chère compagne y retrouvera ce que nous avons vu ensemble et — ce que je n'ai pas toujours dit.

Ces notes de voyage, prises par un voyageur effréné qui n'avait pas circulé depuis vingt ans — sont complétées par un souvenir donné aux parents et amis disparus au cours de cette longue station.

Je fais imprimer quelques vers dus à la verve encore jeune de ma grand'mère âgée de 79 ans; quelques pensées de ma mère; des sonnets inédits du bon savant et ami A. de Montaiglon; je le vois encore les écrivant devant moi *currente calamo*. Je termine enfin ce memento avec la pensée de ceux qui m'accompagnèrent autrefois et de ceux qui m'accompagnent aujourd'hui dans cette promenade qui a nom « la Vie ! »

MARCEL LESCOT.

Le Logis-Saint-Hilaire, Juin 1903.



Vendredi 21 Novembre 1902. — Départ du Logis pour Paris; il fait un froid de canard et la neige couvre la terre. Courses à Paris, achat de valises à 5 heures du soir. Un peu inquiets de laisser les petits.

Samedi 22. — A Paris. Luce au couvent de l'Assomption, non fermé encore, de la rue de Lubeck. Bien entendu, je ne sais si cette aimable sœur Marie Johanna pourra rester en France! Nos récidivistes braconniers-voleurs de Blois sont plus heureux avec 30 ou 40 condamnations!! En revanche, nous, les contribuables, taillables et corvéables à merci, nous sommes moins heureux — mais comme nous ne parlons pas, notre opinion importe peu!

Luce demande une aide pour seconder Ea; sa sœur la lui promet.

A 7 heures 10 soir, gare de Lyon, cette vieille gare que je connus tellement autrefois. Elle est

remise à neuf, mais avec façade écrasée, genre exposition de 1900. Empilés dans un bon wagon, vieux style, nous roulons jusqu'à Marseille. Sommeil nul, froid sérieux vers Dijon..... sans Prussiens, cette fois !...

Dimanche 23. — Marseille 0 + 14.

Matin 9 heures, à Marseille. Mon souvenir de la gare de Dijon, gardée par les casques à pointe, se double de celui de la gare de Marseille, surveillée par les gardes nationaux — et je pensais qu'ils auraient bien pu aider à l'expulsion de la garde de Dijon.....

La douceur de la matinée, l'absence de neige, dissipent ces songes lointains du passé et ceux que font craindre un pareil avenir. Et puis à quoi bon embrumer cette jolie promenade ? Nous avons quitté la neige à Valence ; Arles était encore poudrée. A Marseille, tout le monde dans les rues. Nous allons vers le vieux port, Luce entre dans une église pour la messe, je reste à la porte et fais une photo du vieux port. J'écoute un mendiant accroupi qui, la main tendue, hurle : « Ayez pitié d'un pauvre vieux ! » Il n'interrompt ses mélopées pour que sacrer contre le manque de générosité et appeler « fainéant » un aveugle espagnol qui vient se mettre à côté de lui.

Le tramway nous mène à la plage, où une vaste bouillabaisse répare la nuit. Retour par la Corniche, je ne l'avais vue autrefois que de la

mer... elle est du bleu traditionnel, en soutien des rochers du château d'If tout embleutés d'ombre violette... foin de la photo !! Ça fera du noir, et je rêve d'aquarelle — hélas, vœux superflus, beaux jours perdus. — Mais quelle splendeur lumineuse !

En chemin de fer à 1 heure.

Arrivée à Cannes. Il fait beau, mais Cannes est devenue un vaste moellon, partout des bâtisses, le tram et le teuf-teuf. Hôtel Terminus.

Lundi 24. — 0 + 16. — Cannes, Nice et Menton.

Matin, Luce au couvent de l'Assomption pour voir M^{me} Marie-Alexandra et M^{me} Marie du Sacré-Cœur...

Décidément, l'Assomption est dans ma vie, ancien élève de Clichy, je me trouve avoir une belle-sœur qui fait partie de l'ordre.

Nouveaux ravissements. L'air est doux et la brise légère comme le fameux refrain ; je vois les palmiers, cette admirable végétation, avec des yeux tout neufs, étrange effet de l'oubli des impressions renaissantes. Je préfère aujourd'hui Cannes à Nice, et autrefois c'était le contraire.

Départ à midi pour Nice, arrivée vers 3 heures. Je revois mon vieil eucalyptus de la gare, que je connais et mesure depuis 70. — Je ne reconnais que lui !... Les constructions ont envahi toute la vallée niçoise. Au delà de la voie

est un quartier neuf, adieu les jardins, le train y passe, adieu les flâneries par les routes poudreuses qui menaient aux vallons déserts et vides d'étrangers. — Allons, adieu tout... tout se change, nous change... le temps détruit, l'homme détruit et construit : — en avant, et table rase du passé : l'heure n'existe pas ; soit dit sans pessimisme, Nice, devenue grande ville, avec le Paillon sans voûte, et le hideux casino bouchant la vue du mont Boron, me déplaît !...

En route pour Menton, nous y sommes à 6 heures, mais le temps fraîchit et nous rentrons le soir à l'hôtel Terminus. Nous avions auparavant composé une petite bourriche pour les enfants.

J'ai oublié de mentionner un arrêt d'une heure à Monte-Carlo. Nous y visitons les salles de jeu. Un huissier me fait découvrir, j'oubliais le respect dû à l'or et aux joueurs ! Ce coup de chapeau ne m'inspire pas davantage, je retrouve les mêmes têtes qu'il y a 25 ans, les mêmes airs absorbés, décidément je déteste ce milieu. Je gagne 10 francs et file au jardin magnifique, fumé par tous ces vices ; la fin de notre heure d'arrêt s'écoule charmante en ce beau décor.

ITALIE

Mardi 25. — Menton à Gênes. (A Menton 0 + 9).

Matin, départ à 7 heures, temps grimaud, mais la jolie promenade entre ces montagnes ardues, sémées de palmiers, d'orangers, et la mer au bas du train, compense, et au-delà, la tristesse aérienne. La pluie nous prend de Savone à Gênes... et elle ne nous lâche pas... elle augmente vers Gênes, à 1 heure ; je reconnais le temps ligurien. Nous arrivons sous des cascades à l'hôtel Smith, près la Bourse!... Je touche 200 francs à la Banque ; en attendant le caissier, je regarde les minauderies des chats et celles des Italiens touchés par l'eau. Et nous errons par les calles torrentueuses, je soupire après le Midi ! Ma destinée est d'en appeler toujours du Nord au Midi..... Mais les stations de Cannes à Menton sont un joli terme moyen ; je ne crois pas que nous fassions long feu à Gênes... que voir et où aller à travers ces ruelles sous des cascades exagérées ? J'écris dans le Salôon de l'hôtel où des Anglais sifflent leur langue pendant que Luce écrit aux petits dont nous avons reçu un long envoi — pauvre Dany, sa prose est celle d'un bébé de 7 ou 8 ans !...

Mercredi 27. — Gênes à Florence.

Matin, au Campo-Santo. Mauvaises sculptures, cadavres rangés à l'italienne, en des tiroirs superposés dans des corridors. On ne pense plus à la chair donnée aux vers, mais l'effet produit est celui d'un musée vide ; les bustes ou les personnages en pied, malgré l'habileté du rendu des étoffes et dentelles, semblent moins vivants qu'en un vrai musée : sous ce rapport, la mort est bien la présidente de ces galeries claires ; le jardin qu'elles entourent est un vrai cimetière. Le Campo-Santo, dans la partie nord, face à la mer, remonte la colline et prend un admirable caractère antique.

En route pour Florence. Les œillets sont cultivés en petits carrés sous des croisillons de fil de fer sur lesquels on tend des abris — vignes en espaliers — villages aussi sales que pittoresques, des pointes de roche sur lesquelles se brise la mer, et puis un chemin de taupes, des tunnels presque sans interruption — un de 7 minutes.

Les marbres apparaissent, exploités par une société belge. Neige sur les monts à gauche de la voie. Magnifique coucher de soleil sur les pins une demi-heure avant Pise ; le ciel forme une mer, frangée de lames de feu, qui déferlent sur les bords sombres ; la voûte est opale au-dessus, en lointain, des nuages et des montagnes — quelques îlots dans cette mer ; les pins découpés en vert sombre soutiennent ce tableau.

Pise entrevue avec sa tour. A Florence, pluie (7 heures soir).

Jeudi 28. — Florence, Averses 0 + 11.

Nous admirons, le mot est juste, la force cossue de ce beau palais artiste des Strozzi, en face de notre hôtel (du Nord), mais quelle pluie!! — Je me souvenais bien de la Loggia, et la revois avec plaisir. Le pauvre beau Persée et son cortège de statues grelottent comme moi, les flaques d'eau ont expulsé les miséreux, hôtes habituels des gradins de la Loggia.

Vendredi 29. — Aux Uffizi. Je revois la Cornaro. Si je ne redoutais le modernisme trop usité, je dirais : et son énigmatique cruel sourire... Cette rivista d'art est bien brève, mais j'y trouve cette sensation générale si douce à éprouver et si difficile à exprimer quand on est spectateur impuissant de trop belles choses... Le beau néanmoins se dégage et crée un ensemble ; l'esprit s'épure, oublie les détails, il entrevoit l'essence même qui inspirait tant d'œuvres diverses — et le génie a encore cet effet suprême d'échauffer des médiocres.

Vendredi 29. — Départ pour Rome. Arrivée le soir.

Le Bædecker explique mieux que moi les localités, mais ce que je sens et vois, c'est la

beauté des lignes de montagnes qui se recoupent, en croupes arrondies, et leurs couleurs vigoureuses. Un village les domine toujours pour préciser l'horizon.

Samedi 30, Dimanche 1^{er} Décembre. —
Rome. — S. P. Q. R. — Hôtel Minerve.

Nous errons à la découverte ; j'adore ce système ; faute de savoir, il donne l'amusant, le pittoresque. A 10 heures, à Saint-Pierre avec ses statues trop alambiquées — je reproche aux statues italiennes leur allure de danse. Mes notes ne sont ni un guide du voyageur, ni un catalogue, je ne veux même pas indiquer certaines impressions. L'une poussant l'autre, il faudrait marcher crayon en main... Pour résumer ce jour : nous avons admiré et déploré l'intérieur du grand Saint-Pierre ; il est vaste, de belles proportions, mais les décorations surajoutées, marbres aux plis flottants, saints monumentaux n'ont point la sévérité voulue par le lieu et nos yeux du Nord... Dans l'après-midi, les sculptures du Vatican, le forum sont entrevus avec une rapidité déplorable... Hé bien, je revois le forum pour la troisième fois et le vois pour la première, me semble-t-il ; il a grandi et ceci est réel — quand je l'ai parcouru, il était plus enterré, moins dégagé ; d'autre part, les nouvelles fouilles (tombeaux de Romulus et Rémus) lui donnent les dessous qui conviennent à tant de

couches humaines ; l'égout collecteur, le terrible voisin de la Mamertine est bien défini, le Palatin bien dégagé. Ce terrible coin est écrasant et mon cerveau voit trop de générations passer sur ce sol. La dernière impression du *Quo Vadis* broche sur le tout... et je comprends cette vérité : il faut 10 ans pour connaître la Rome antique et chrétienne.....

Lundi 1^{er} Décembre. — A Rome 0 + 15.

Dit adieu à Charles de Piédoueau Séminaire.

En voiture aux Catacombes de Saint-Callixte, le bon trappiste cicerone veut me convertir, ne le suis-je pas ?

Les catacombes furent un asile pour les chrétiens, grâce au respect des païens pour les morts ; ils connaissaient la retraite mais savaient la destination des souterrains ; les poursuites s'arrêtaient au seuil ; ils rendaient les cadavres que les persécutés honoraient ensuite... en serait-il de même aujourd'hui ?

Tombeau de Cæcilia Metella et vue sur Rome et les aqueducs. Saint-Pierre seul domine de là, cette basilique est grande, il faut du reculé ; elle domine, et Rome domine, par la basilique. Combien tout a besoin de recul, de rêve... A l'église ou maison de sainte Cécile. C'est la maison qui me frappe, je ne vois pas d'abord la sainte, mais la femme fine, jolie et forte, frappée chez elle pour sa conviction et alors elle m'ap-

paraît forte — et sainte. Le Colisée m'a moins ému dans sa généralité féroce ment théâtrale, que cette demeure où tout parle encore une vie..... Les tuyaux de plomb de la salle de bain montrent des habitudes, ils sont déjà nous par le train de vie, ils ont vu le gendarme centurion qui arrêta cette charmante femme..... les choses extérieures restées rappellent bien les âmes qui passèrent...

Nous côtoyons le Tibre, si grand dans mes souvenirs de version, et si petit dans son lit, le pont antique subsiste en partie à côté du moderne — partout cette impression magnétique du passé qui s'infiltré et pénètre le présent..... la Rome chrétienne est bien fille de la païenne, moins les horreurs du Cirque.

J'admire la grandeur du loup romain, mais je trouve qu'il a trop pillé, même l'art grec et que les barbares (?) ont rudement bien fait de saccager le repaire pendant cinq jours ; c'était payer trop tard les triomphes, les meurtres, et cette tyrannie, qui, sous couleur d'unité, a détruit le sens des personnalités européennes — à commencer par nous, Gaulois..... Le génie grec s'était vengé avant que le (Barbare ?) ne détruisit matériellement la louve — pieuvre. — A n'envi-sager le christianisme qu'au point de vue humain, il a été divin de loger la charité dans ce pays de brigands — brigands depuis le refuge des bandits à Rome, brigands avec les Sabines, brigands en Italie, brigands partout — leur histoire

me passionne, mais je me permets de la juger — en Gaulois !

Mardi 2. — Rome o + g.

Matin avec le comte Salimei, garde noble, cicerone charmant. Il nous pilote à travers les jardins du Vatican, plantés à la française, mais avec végétation italienne — aloès, palmiers, mais pas de fleurs, Léon XIII ne les aime pas, au grand désespoir des jardiniers. Traversé la galerie de la bibliothèque, remarqué une charmante vierge sur bois, à l'œil demi-clos, plein de souffrance ; et les livres, les parchemins ! et tout. Visite à l'Assomption dans un palais que ces Dames ont acheté non loin de la porte Pia avec vue sur les jardins Borghèse... Causerie qui porte naturellement sur notre pauvre pays, sur notre France qui s'embourbe. — Le matin, j'avais causé dans ce sens avec notre aimable cicerone. En sortant, je vois la porte Pia, et des plaques en l'honneur des héros tombés dans l'attaque. Les défenseurs étaient peu nombreux, mais basta ! vive la gloire, la fin justifie les moyens : ces bonnes plaques ne sont qu'un dithyrambe ; elles célèbrent la grande lumière moderne..... entrant à la baïonnette dans cette pauvre Rome ! — Ça ressemble aux discours qui précèdent les décrets d'expulsions religieuses, ou à ceux des élus du suffrage universel (pauvre suffrage souverain !)

Acheté bouquins sur Rome, les pourrai-je

lire avec mes yeux?... et sans ceux de Luce?...

Pas de lettre des enfants. Soir, 6 heures, forum et Colisée....., le monstre apparaît grand, et vraiment ce qu'il était, menaçant — décidément, c'est mon impression devant les monuments romains.....

Mercredi 3. — Départ de Rome pour Naples.

A Naples 0 + 14. Temps gris.

Nous longeons les vieux aqueducs et traversons la sorte de désert qui s'étend de Rome aux monts Albains. Là, changement de décor, vignes enroulées sur les arbres, champs de blé, d'oliviers, et puis les monts qui s'allongent et se découpent en rondes croupes avec le vieux castel ou le village haut perché partout. Dessin et couleur malgré le gris.

Après Capoue, les peupliers émondés divisent les champs et servent à faire grimper les vignes. En route, aimables compagnons, cas fréquent en 2^e classe, au rebours de la 1^{re} — ils sont aimables et sales, y compris les petites filles qui jouent avec leur mortadelle.

Naples à 1 heure 1/2, hôtel de Londres, palais, disent les « larbins » aussi insolents que mendiants. Je rage, ayant failli être volé à la gare, aux bagages. La monnaie est rendue avec erreur au débarcadère, et enfin le soir bien volé par le cocher qui substitue 4 sous à 20. Naples toujours

grouillant d'une foule active mais sans but, bruyante et pas gaie. Comme à Rome, quartiers nouveaux, bazars à la juive.

Lettre d'Ea et télégramme, elle va chercher M^{lle} de la V^{'''} (parente des Lusignan), qui vient quelque temps au Logis. Nous voudrions partir pour Palerme, ne le pouvons que lundi — nos bêtes de compagnies ne savent pas concurrencer les autres : mais Hambourg sait bien établir les siennes au Havre.

Femmes jolies rares, rares !

Jeudi 4. — Matin, brume et pluie, 0 + 12.

Le Musée que je revois est dans le désordre d'une réorganisation, peu importe, j'ai le bonheur de ressentir en le voyant.

L'art est une envolée de l'âme, les génies la couronnent ; aux grandes époques, religion et patrie s'unissent, c'est l'apogée — quand les tyrannies démagogiques ou autres s'imposent, âme et art succombent. Le talent est le sous-officier du génie. Notre époque de recherches, de savoir, ouvre à tous la science et ses explications, la foule règne, la mécanique domine, l'imitation s'impose ; l'art créateur et fort s'enfuit avec les croyances, et la patrie disparaît. Il y'a des lueurs sans consolation dans la science, mais tout renaîtra.

Pompéi est morte à temps ; comme à Rome : on se répétait.

Aujourd'hui pluie.

Vendredi 5. — Naples 0 + 12. Neige sur le Vésuve. Pluie le matin. A 11 heures, clair, soleil. Journée mal commencée, bien finie. Par le train à Pouzzoles. Déjeuner hôtel Armstrong (la fonderie de ce nom est sur la route — les Anglais ont leur griffe là comme ailleurs, retour par voiture, la promenade classique et toujours belle. La grotte de la Sybille est envahie par l'eau du lac Averne, Néron ne pourrait plus influencer l'oracie. Son lit est sous l'onde, l'éruption de 1500 a tout bouleversé. Le mont Nuovo s'élève à la place du port d'Auguste, la mer couvre Baïes, les paysans cultivent leurs hautes vignes de Falerne sur les palais de Néron.

La Solfatare est en exploitation près des bains grecs, mais fumante et menaçante. Malgré ou à cause de son Vomero, le trop adjuvant Vésuve, Naples est bien entre deux feux, et peut-être dessus. Que de pensées !... J'ai déjà vu et senti en ces lieux d'humanité troublée : le moi disparaît devant tous ces passés et ces menaçants futurs. Mon être physique préfère être moins voisin de cette belle et redoutable nature.

Les Napolitains parfaitement ennuyés avec leur main tendue et leur insolence.

Soir, écrit aux petits.

Samedi 6. — Beau. Environ 0 + 12. Neige Vésuve et Appennins.

Naples à Pompéi.

Matin, nous voyons le croquis de Bulgari (28, via Condotti, Rome), couverture de livre argent ajouré d'ornements pour Luce — bon. Dans le train de Pompéi, Allemands et Anglaises, je comprends leur idiome. Route superbe, cactus, mer remuante, le Vésuve fume sa pipe, il est poudré de neige. Nous évitons les affreux cicerone du dehors : entrée par la porte marinè et le Musée où sont les victimes de 70 avant J.-C., cette date est néfaste... Ces malheureux ont plus souffert que ceux du mont Pelé. Je retrouve par ces rues désertes, mais habitées et bien vivantes par les ombres, mon ancienne impression *nil nove sub sole*. De nouvelles fouilles (ma dernière visite date de 1870 !), ont mis à jour la Casa del Vettii, merveille de conservation antique bien moderne, deux petites portes cachent les intimités du propriétaire disparu. Nous n'avons pas le droit de crier raca, d'ailleurs ces secreta sont la résultante de la vie des anciens, les nôtres se dissimulent sous notre christianisme — apparent. — Vu un serpent dans les Arènes... Sans point d'exclamation, la vue du Vésuve, des Appennins, de la mer, constitue un cadre admirable au squelette que nous parcourons. Nous voyons commencer d'autres fouilles, et ma jumelle prend date. Pas jaloux des confrères, j'achète de nombreuses photos.

Dimanche 7. — Soleil et puis gris o + 13.
Naples.

Les petits chevaux sardes, attelés si joliment de harnais à ornements de cuivre et d'argent variés, menés par ces cochers lancinants, valent 200 fr.

Matin, messe basse au Gesu, église jésuite flamboyante d'or, de draperies rouges, avec statues à poses contournées. Deux chaises sont offertes au chrétien, une d'elles représente l'agenouillement, le susdit chrétien restant assis et se bornant à faire virer la chaise du devant. C'est sans doute une réaction contre les genuflexions anciennes ; le populo embrasse encore son pouce. Nous passons dans une rue très vivante, dont les coins sont remplis par les gais étalages de fruits locaux ; nous choisissons des figues de Barbarie, grenades, citrons, mandarines, fortement accompagnés de jeunes Napolitains qu'amuse nos démarches. Au fur et à mesure de l'acquisition le marchand montrant le fruit, et nous le sou, nous portons le butin chez le menuisier d'en face, mais le voilà aussitôt, le cocher fantôme ! il a senti l'étranger, il nous suit dans cette rue large comme une ruelle pompéienne, finalement il est vainqueur et nous ramène à l'hôtel avec l'emballage. Puis le jardin de Turin, via Toledo, nous attire par son nom agreste — il est au 2^e sans être babylonien ce petit ristorante bien achalandé et je puis obtenir un risotto sans me livrer à des gestes trop multiples. A deux pas de là,

au coin de la Chiaia, nous regardons les harnais des vetturini avec leurs cuivres, leurs sellettes ornées de têtes, ou de petits sujets et nous affûtons la jolie femme, Luce présente, bien entendu. Mais pas une, pas une ! C'est pourtant jour de fête, alors où est l'Italie ? A Baïa, il y avait quelques jolis types — l'homme en général beau et joli. J'écris à 4 heures, rentrés à l'hôtel, nous avons acheté des épingles à cheveux en écaille, je cause ou patoise, mais j'arrive à démêler que je suis dans le royaume ou l'ancre de la fausse monnaie, je refuse toute pièce de 0 fr. 20 : quant aux autres, d'ici Palerme, j'espère n'être pas trop refait.

Dimanche conclusion, temps gris, gens endimanchés, laids, communs.

Sorti une heure à 4 heures, laissant Luce à l'hôtel. Je rencontre la procession de Santa-Lucia, évêque en tête avec mitre, crosse, gens en blanc, pétards, cela serait bien subversif en France ! Ici, on salue Santa-Lucia qui s'incline poliment à son tour : arrêt momentané du tram, mais moins long qu'avec les processions grévistes dues à nos bons sectaires laïques.

Le soir, au restaurant, nous avons en face de nous des Cadets du « Stein » ; entrent trois Messieurs en civil de 28 à 30 ans, aussitôt, d'un seul mouvement les Cadets sont debout, la main au front. Au départ de la bande joyeuse, chacun se retourne, fait front et salue militairement les

supérieurs, reconnus — moi, vieux pompon, imbécile de chauvin, je suis ému, je pense aux nôtres, à l'anarchie morale qui nous ronge ; je déplore l'abolition des marques extérieures de respect, mais nos tyrans abolissent tout, l'impression est cuisante à l'étranger, hélas !

Lundi 8. — Naples, gris, doux.

A l'hôtel, Luce avait remarqué un charmant buste, par Rossi, elle eut l'imprudence de me le montrer, hélas, coup de foudre !! J'avais gardé l'impression et comme je sortais seul, il me fallait faire le coup de tête de l'homme. Une fois devant le dépôt de Rossi, j'entrai ; une fois entré, on causait avec le frère de Rossi — il y avait si longtemps que je n'avais causé d'art avec un artiste ! — la conclusion fut l'achat du buste et d'une petite tête, copie d'un bronze antique « old man », une des premières œuvres de son frère.

Remarqué les nouveaux quais conquis sur la mer que je voyais à leur place il y a 25 ans ! ensuite je me rends à l'hôtel prendre Luce et déjeuner aux galeries Humberto I. Nous voudrions aller au Musée, mais un marchand d'antiquités nous explique qu'il y a fête, Musée fermé, et que le nouveau directeur s'amuse à tout changer depuis trois ans, comme chez nous. Nous nous rabattons sur la lettre attardée des enfants, tout va bien. A Saint-Gennaro (Saint-

Janvier). Le bon peuple a couvert cette chapelle d'argent, de dons, que sais-je, tout riche et de mauvais goût, sauf les portes en bronze et des tableaux que le jour m'empêche de voir. Fidèle à mon principe, je me renferme dans les notes personnelles et rapides au jour le jour, aussi ne m'amuserai-je pas à décrire le miracle de saint Janvier, l'attente des foules, tout est dit fort bien par des gens d'esprit, ou décrit minutieusement dans des guides.

Notre course à Naples se termine sans le désir de « mourir », la saison n'y prêtait guère et si mes souvenirs sont exacts, quand elle y prête, elle est accompagnée de multiples désagréments. Je parle en voyageur pressé.

Soir à 7 heures, départ de Naples à bord de « l'Electricco », compagnie générale italienne, coût 195 francs pour nous deux ; naturellement, pas de concurrence française. Nuit remuée sans excès.

Mardi 9. — A bord de l'Electricco. Réveil à Palerme. Escale. Parcours de la ville en voiture, vive admiration des charrettes peintes de sujets Moyen âge ; c'est une vraie découverte, j'avais bien le livre si charmant de Bazin sur la Sicile, mais je m'étais gardé de le lire, je n'avais même pas de guide, jouissant ainsi de la franche impression d'un débarqué ignorant de tout ; cette sensation est délicieuse, on devient *in petto* un

petit Christophe Colomb ; l'autre impression, celle du savoir écrit, du guide-âne pour touristes, est bonne mais bien plus sérieuse et sans fraîcheur ; la troisième impression que j'ai eue, ce fut au retour, avec le livre de Bazin qui m'a fait voyager réellement... Mais l'esprit d'un homme d'esprit est trop absorbant.

Vue du cirque de montagnes, physionomies arabes et mendiants nombreux. Aux Capucins. Ah ! voilà du pittoresque macabre ! Dans les catacombes du couvent, les cadavres accrochés en saucissons pendent dans toutes les poses, des amas de cercueils, quelques-uns avec un côté en verre : un déballage. Il signore Crispi, de son vivant ministre, un général de Garibaldi avec sa barbe. Luce apeurée veut partir, et à juste titre. C'est la mort au détail sans grandeur.

La vie reprend au sortir de ce spectacle ; le bon Père me mène (les femmes sont exclues) à travers les corridors tout nus, mais habités par l'odeur du café matinal, à une terrasse enchantée ; au-dessous, autour, partout, des orangers en fleurs dont le parfum est même trop fort, en décembre ! Nous revoyons les mendiants, les vaches suivies de leurs petits, la belle porte et enfin le port. Remonté à bord, je regarde encore cette ville inconnue, traversée si vite, et où je voudrais revenir.

Nous longeons les côtes âpres de la Sicile

sauvage et pauvre, avec le sol le plus riche ; c'est beau, la civilisation à impôts !

A 4 heures 1/2 soir, escale à Trapani, dîner à bord, bon, mais insuffisant pour ma voracité native. Nous descendons dans l'ombre noire, Luce avec son pied un peu foulé ; erré par les rues pleines de Siciliens sans Siciliennes, découvre une porte normande de style admirable, des maisons à l'allure espagnole ; grâce à une cartolina postale, j'en emporte le souvenir... Une voiture cellulaire passe au milieu de la foule des flâneurs masculins encombrant la voie principale. Comme partout, dans le Midi, cette apparition évoque des souvenirs de malandrins brigands. Retour à bord, deux élégantes Italiennes musiquent ferme dans le salon ; le grand chef du bord les remercie à travers le hublot, et le lendemain les admet dans la place réservée au commandant. Quant à moi : bonsoir. Allons voir si Neptune sera doux cette nuit jusqu'à Tunis ; les propos de la femme de chambre sont inquiétants. Nous levons l'ancre à 11 heures.

Nuit calme ; la mer est douce, et grâce au bercement, je n'ai jamais mieux dormi : la camériste n'est pas gaie, le client non malade étant d'un mauvais rapport.

TUNISIE

Mercredi 10. — Tunis. Arrivée à 9 heures du matin. Soleil 0 + 17 ou 18° au moins. Trop chaud. De grand matin nous faisons nos paquets en vue des côtes d'Afrique. Carthage à gauche. Je suis passé près du lac Trasimène, les souvenirs revivent, que de Sedan historiques ! Je ne connais rien de délicieux comme ces arrivées matinales, par beau temps ; les côtes se dessinent à peine, grandissent, la ville est invisible, elle surgit, que sera-ce ? les souvenirs lus s'avivent de l'inconnu réel qui apparaît, la petite vie du bord est autre, la terre m'attire, et je regrette la mer. Ici, à Tunis, je voudrais la France, et pourtant l'originalité indigène. En fait de France, un baraquement détruit de pêcheurs français est un mauvais augure, partout des barques italiennes. Les porteurs rangés au bout de l'appontement attendent un signal pour nous envahir, il est donné.

Jambes nues et emburnousés, ils saisissent nos bagages et nous voilà repris par le banal omnibus de l'hôtel de France, celui de R^{ue}. Luce s'arrange ; je sors et me voici en plein pittoresque et saisi par les poses, les gestes de la foule affairée auprès du marché, le déjà vu d'Alger et des expositions n'enlève rien à ce charme, je trouve du vrai inconnu et nouveau. Tunis est encore

indigène, et au point actuel, l'infiltration par l'Européen est amusante. Ces hommes bruns sous leurs arcades font revivre les statues à toge.

Et quelle lumière ! Je monte à la caserne du 4^e zouaves voir R^{***}. Triste mine, triste visite. Sera-t-il réformé ? Il aurait une hypertrophie du cœur. . en tout cas, il reste fidèle à lui-même, trop, laissons ce sujet. La caserne, placée comme la kasbah au sommet de Tunis, est un nid à belles vues. Le tram hideux mais commode me ramène à l'hôtel. Avec Luce, nous errons dans les quartiers arabes et maures ; la belle lumière dissimule la crasse des choses à l'antique. Débauche de photos, au développement, j'ai de grosses déceptions. Je touche de l'argent et nous recevons des lettres ennuyeuses de ce pauvre Martigny, mais agréables des enfants, moins l'orthographe.

Jeudi 11. — Tunis 0 + 18.

Matin, visite au général de la Bégassière (commandant Tunis), pour lui recommander R^{***}. Beau palais mauresque et général aimable. Je retourne au marché avec Luce ; les gestes, costumes, couleurs, tout est curieux et bien différent de nous ; je note : lièvres 2 francs, perdrix 16 sous. Nous prenons un guide qui nous mène au Bardo par de nouvelles rues étroites, mi-juives, mi-arabes, sans Européens, pas même d'Italiens. Le Bardo, *refugium* du Bey, est loin

de ressembler au palais du général ; une garde de 50 zouaves tunisiens est sur deux rangs et attend. Le guide nous place dans la cour inférieure avec recommandation de saluer le bey. Je m'étonne, il paraît que des étrangers sont assez mal élevés pour négliger cette simple politesse ! Un roulement, voici les fils, et puis une majesté déchue, le bey hautain, mou et dégoûté. A la sortie, la foule éternelle des spectacles, mais une foule neuve pour mes yeux occidentaux, bariolée, silencieuse, encapuchonnée, elle entoure avidement une voiture, le landau moderne d'apparat, qui est-ce ? l'eunuque. C'est lui le grand chef, le distributeur de ce qui reste d'honneurs ou profits laissés à ce roi en exil chez lui. Ce bey me fait penser aux souverains déjà entrevus : Louis II, de Bavière, le Pape, Napoléon III, des agonies avant la mort sans phrases.

Après le souverain, voici la justice indigène, d'abord la suprême représentée par des vieillards vénérables accroupis sur des divans, ils prononcent les grosses peines ; ce monde plaideur est blanc là-bas, et noir chez nous. L'autre justice, sorte de correctionnelle, a pour titulaire un cadî à souliers vernis. C'est un homme aimable, il nous fait asseoir près de lui et assister aux menus cas de son ressort : le tout, traité en langage tunisien, nous est expliqué par le guide. Voici deux plaideurs, un vieux et un jeune, le vieux a vendu deux sacs de semouille, mais

mêlée de semouillette ; son adversaire, un jeune homme, a moins d'aplomb, mais il gagne... la foule affairée des Arabes reste silencieuse. J'admire cette justice rapide. Le guide, un Tunisien, me calme et me raconte le fait suivant, tout frais. Un jeune Italien vendait les mauvaises peintures-chromo si connues, passe un grand Arabe qui crève le tout d'un coup de pied, le petit hurle, il est saisi, il a les bras tordus, mais poursuit son Arabe qui, sur l'avis de ses congénères, saisit le petit et le jette à terre où il reste étendu sans force.

L'Européen est désarmé contre l'Arabe armé de ses deux justices.

Soyons aujourd'hui de consciencieux touristes, alors en route pour les souks ou marchés couverts. Les marchands se tiennent accroupis comme des araignées sur leur toile dans des retraits à ne pas loger six chiens. Une araignée ; non, un turban, nous happe, nous fait entrer *volens nolens* dans un magasin assez vaste, il faut s'asseoir, accepter la tasse de café, et... subir la question de l'article... égayée par de jolies choses déroulées et montrées, étoffes, armes. Le barnum est un commis juif roué par nature et race, et de plus élevé à la Parisienne !! Il a délaissé sa femme pour une autre ramenée de l'Exposition de 1900. J'ai pour 45 francs un burnous coté d'abord 95 francs, et de la vraie essence de roses ? Par dessus le marché j'emporte

la jolie vision trop connue aujourd'hui des étoffes gaies, vives et fines vendues aux Français, qui vendent aux Arabes les soies lyonnaises et les cotons internationaux... Volons-nous, mes irères!

Les souks, rues couvertes, font place aux maisons blanches, basses, à terrasses, avec les belles échappées bleues du ciel; elles sont pleines de monde, et de petit commerce qui se fait à terre, monde et choses à niveau de nez, tant pis pour l'odorat! le pittoresque est à ce prix. Nous sommes en plein Ramadan; un boulanger prépare pour le soir, sur une plaque chaude, de la pâte qu'il verse en semant, cela produit une sorte de vermicelle. Le crépuscule gagne, l'électricité s'allume, je quitte Luce et remonte par le tram, à la kasbah pour visiter R*** à l'infirmerie... Un zouave aimable et barbu me mène à travers l'immense cour jusqu'au bâtiment bien français, celui-là, grand, mal éclairé, les marchés trop lavées, rempli du bruit de musique mal étudiée, pour charmer les malades, les fenêtres ouvertes, pour donner de la fraîcheur aux fiévreux sans doute! Un camarade procure la bougie fraternelle plantée dans je ne sais quoi. Ça me rajeunit!! c'est bien ça! Sous les couvertures de jeunes têtes, et celle de mon garçon pâle et découragé comme on l'est à 20 ans — il veut être réformé et ne veut pas l'être... Bref, je verrai le major demain, le général m'a dit qu'il serait versé dans

les ouvriers d'administration, les ronds de cuir.

Je quitte mon zouave pour terminer cette journée par les visites du soir aux quartiers arabes, illuminés et grouillants après le coup de canon. Le musulman peut rire et manger. Karakeul, le polichinelle fameux, nous héberge 20 minutes ; les farces sont accompagnées d'une flûte jouée par un bon nègre ; je ne comprends rien à la trame de Karakeul, c'est heureux ! Mais j'admire la force soufflante du nègre. Le guide nous fait entrer dans un café, tandis que le patron turco-maltaise sert en veste de marchand de vin, l'estrade est occupée par ces dames. Ciel ! une danse du ventre. Sauvons-nous !

Je note une sortie de l'école juive (alliance israélite), et deviens rêveur. Que d'enfants et quels airs intelligents ! cette jeune armée est un dangereux auxiliaire ; et, dans les boutiques devant lesquelles ils passent en riant et se poussant, que d'Italiens ! Est-il si à propos d'expulser les sœurs, l'alliance chrétienne, de ne pas encourager l'expansion française ? Mon rêve devient politique, noir par conséquent. Je m'arrête.

Vendredi 12. — Tunis, matin 0 + 15, les indigènes ont l'air de geler ; soir : 0 + 18 — éclairs — chaud (à mon avis).

Le matin à la poste, lettre des petits. Nous sommes à deux pas de France, à quelques jours du départ et du retour, et l'absence des êtres ai-

més se fait sentir, les lettres sont attendues avec l'impatience parfois injuste du désir. Les nouvelles sont bonnes, alors en avant à la promenade, et, l'air printanier, y prêtant, au bain.

L'établissement est tenu par un habitant de la Nièvre qui a fait de sa cour, pour mes yeux du nord, un petit jardin d'essai avec des palmiers et quatre vignes de 12 ans pleines de feuilles énormes difficiles à maîtriser. Hier, j'ai vu un pied de vigne que je n'embrassais, à hauteur du menton, qu'avec trois mains ! elle couvrait 7 mètres de large sur 15 de long. Sous ces vignes, ces palmiers assez grands, des géraniums, des roses font un joli salon d'attente entouré sur trois faces par des cabines propres aux baignoires de marbre.

Je vais reprendre Luce à la cathédrale pour gagner Carthage par le chemin de fer (de 10 h. 55 à 11 h. 55) ; il court le long de la lagune ; les rails au mieux, les lisses (pour parler français-canadien), sont presque dans l'eau. Luce réclame les flamants roses annoncés partout, et moi aussi, mais notre tourisme est trop hivernal, ces beaux oiseaux sont plus loin. Nos voitures ont des sièges cannés, une galerie ouverte permet la promenade, et j'en use. Faute de flámants, je vois des sarcelles, des canards, ô saint Hubert ! du côté opposé, les plaines sont remplies d'oliviers, les champs bienensemencés d'orge assez vert

déjà ; les petites charrues arabes en bois font leur apparition.

Une averse formidable déchaînée avant Carthage s'arrête à temps. L'hôtel sauveur a une vérandah d'où le regard s'étend sur le coteau qui fut Carthage, sur le rond d'eau où fut le port d'Utique et nous habitons l'oppidum, à deux pas des Pères-Blancs.

Partout sur la terre, des morceaux de marbre, de brique — l'homme a passé par là pour construire, il y a repassé pour détruire... force de la nature, il l'imité, inconscient, comme elle, mais avec l'air de créer.

Des fouilles intelligentes ont mis à jour tombeaux, statues, épigraphes, lampes, objets de toute espèce rassemblés au Musée de ces affreux cléricaux, les Pères Blancs, à deux pas de la chapelle de Saint-Louis ; elle appartient au gouvernement qui interdit sa réparation... évidemment, pour ces sectaires inintelligents, la France commence avec eux, espérons qu'elle ne tombera pas avec eux !

Les fouilles vont à 23, 24 mètres de profondeur, les cités ont succédé aux cités, fourmilière toujours refaite, mais aujourd'hui détruite. Au Musée, beaucoup de cachets, quelques-uns dignes des plus beaux du Musée de Naples ; des sarcophages de marbre, des lampes païennes et chrétiennes, deux belles statues et... tout ce que ne comprend pas mon ignorance trop parfaite, tout

ce que voudraient savoir des aspirations plus hautes... Mais quelle vue ! Le voilà, le port d'où Carthage a envoyé ses galères. — Rome, Cannes, Carthage m'apparaissent encore plus vivantes qu'à Rome ; ici la nature n'est pas nécropole murée, elle donne une intensité plus grande aux ruines. La mer est l'éternelle vivante qui prête mieux à la rêverie sur l'infini du temps. N'est-ce pas cette eau vibrante, remuante, qui a porté les Carthaginois ! La petitesse du port, l'infime portion de ruines s'agrandissent du souvenir maritime revêtu par la vue de cette grande animée, la mer. A Rome, je retrouve trop l'humain, il est chez lui, mais trop positif, trop romain ! je trouve le romain plus vivant, dans Carthage trop ruinée.

Et nous, assis sur des colonnes qui ont vu ces drames, nous rions des jeunes guides mauro-arabes effrontés qui nous font l'article avec de petites pièces anciennes.

Nous entrons dans l'église bâtie par le grand évêque Lavigerie, elle est de style mauresque, mais les murs sont couverts de plaques aux noms bien français ; il y a là des donateurs dont les pères sont venus ici avec saint Louis. Saint Augustin, les Pères Blancs, les anciennes persécutions, les nouvelles, voici de quoi alimenter l'esprit du plus terne voyageur. Et le retour à travers les cactus, sur les fameuses citernes où l'Arabe abrite son âne ! Une smalah de jeunes

gamins à mines futées et pieds nus nous harcèle et nous mène au cirque, près de la gare !! Toujours et partout les antithèses ! le lion a rugi, le martyr a prié (Sainte Perpétue et sainte Félicité).

Retour à la gare. La voie passe entre une avenue d'eucalyptus ; le chef de gare a une femme italienne, des employés à fez et pieds nus, qui pointent nos billets. Voici le bilan de mon butin : un historique de Carthage, une lampe punique, un débris de faïence, une petite pièce punique avec une tête de cheval, don du Père Blanc portier.

Le bon train nous rentre à 6 heures à Tunis ; je cours aussitôt à l'infirmerie de la Kasbah, revoir le malade, mécontent, plus aigre que de coutume... le pauvre garçon, vu sa situation, est excusable. Après dîner, nous courons, Luce et moi, chez le docteur militaire Lafforgue, rue Bab-el-Kadra, 107 ; oui, mais ce numéro nous l'avons épilé de boutique en boutique. Cette promenade à l'aventure, le soir, finissait par m'agacer quand nous croisons des soldats, des infirmiers, qui nous guident et je trouve la maison du docteur, mais sans docteur. Je laisse un mot demandant que R^{***} soit transporté à l'hôpital... mauvaise fin de journée ! N'est-ce pas ainsi qu'il faut finir une journée de carême ? Ceci est du fatalisme musulman ; en tout cas, j'ai constaté que les Arabes comptent avec anxiété les derniers 17 jours de Ramadan, carême fort pénible,

qu'ils observent le jour; mais la nuit, on se rattrape, ô Allah !

Samedi 13. — Tunis, 0 + 16, pluie à verse constante. Matin, départ de Tunis pour Kairouan à 6 heures 1/2.

Nous avons l'honneur d'être voiturés dans le même train que Pichon le résident et sa femme; mais il ne nous porte pas la veine. J'admire d'abord les vignobles énormes et bien plantés, puis les grasses plaines, un peu tournées en marécage, à cause de la pluie diluvienne, annoncée hier par les éclairs et le cercle des yeux de miss Diane... mais bientôt je trouve trop d'eau à ce climat sec. J'entends deux Maltais dire : Nous ne passerons pas; le chef du train opine. Cela me met la puce à l'oreille et je m'informe : « trop d'eau ! » la voie coupée, essayer encore; nous marchons à une vitesse d'enterrement, enfin au 29^e kilomètre, à Foudouk-el-Djedid, ça se corse; on tente quelque chose, des voitures plate-forme, hâtivement chargées de pierres; nous précèdent; leur décharge est opérée par des équipes de cosmopolites dans l'eau, les contremaitres font placer les cailloux en manière de barrage, ça ressemble à un jeu d'enfants au bord de la mer, aussi est-il promptement interrompu. Je demande à un monsieur botté et important, assez semblable à un ingénieur : Pourquoi donc n'a-t-on pas rehaussé cette voie ? — Faites-le vous-même ! —

Cette réponse sent son administraateur, je reconnais l'autorité, suffit ! je réintègre mon chef mouillé, mes Maltais rient. Hé bien, il en est toujours de même en temps d'orage ; en effet, la voie est au niveau des champs, situés eux-mêmes au bas de montagnes ; comme le remblai est quasi nul et les caniveaux absents, les pluies accumulent leurs eaux et font cascade par dessus le semblant de relevé du ballast — dès lors monsieur l'ingénieur avait raison, j'aurais dû « le faire moi-même ».

Dans le Loir-et-Cher, les bons ingénieurs me font curer un ruisseau pour enlever les alluvions, quand il n'y a ni eau ni inondations depuis 7 ans ; il y a compensation.

Donc à Grombalia, arrêt net et machine en arrière... Monsieur Pichon, les ingénieurs et le contribuable Lescot rentrent à Tunis à 10 heures ; la Compagnie rembourse à ce dernier les 22 fr. du billet et voilà Kairouan à l'eau.

Suis-je ou non colis destiné à un parcours journalier ! — Oui. — Passons alors du chemin de fer à la voiture. Destination : le Bardo. L'ancien palais, fortifié autrefois, offre les restes d'une enceinte, une grosse tour avec quelques canons ; le train passe au pied. D'un côté, le Bardo devenu musée offert (?) à la France, de l'autre, le Bardo resté palais n° 2 pour les réceptions du bey, avec sa cour aux lions.

La fraction musée est fort belle, c'est en partie

l'ancien harem ; les plafonds très ornés sont autres que ceux de l'Alhambra de Séville ; bien que trop lourds, ils sont intéressants par les vives couleurs de leur bois : c'est d'un art local très Tunisien. La grande mosaïque romaine se voit bien du haut de l'échelle *ad hoc*, mais les médaillons géométriques lui enlèvent la beauté de celles de Naples, à mon avis.

Grâce au pourboire, le gardien du côté palais nous fait voir les salles de réception et surtout celle que j'appelle du trône. Elle est ornée de portraits de souverains plutôt mal peints, et déshonorée par un modernisme Louis-Philippe navrant, fauteuils, tapis, candélabres... Le souverain susdit a précédé dans la mort et l'abdication la chute des beys : n'est-ce pas la triste introduction de leurs traits occidentaux qui a préparé et prépare toujours les décadences orientales ? Peut-être que Mahomet voyait juste en défendant la reproduction des figures humaines — il avait du goût, sinon de la divination.

Retour, je vais voir R^{***} à l'infirmerie et lui dire que nous avons avec Luce visité le major Liron. La santé revenant peu à peu à mon zouave, sans les marques de respect, il trouve fâcheux le bon docteur qui m'a semblé agir de son mieux. En somme, R^{***} est moins malade et il me semble que du vrai service militaire supporté en vrai homme, lui ferait grand bien à tout point de vue. Mais allez donc parler oubli

de soi-même, immolation et autres vieilleries à tous ces jeunes, qui pivotent autour de leur moi ! C'est la marche au vent de grève qui assommera notre malheureux pays... *quos perdere vult !*

Nous partons demain pour Alger avec trois étapes de repos de nuit jusqu'au retour par Oran ; je le voudrais moins mouvementé que le courrier en panne à Port-Vendres — le coup de mer a été terrible.

Dimanche 14. — Départ de Tunis à 8 heures pour Kroubs où nous arrivons à 7 heures 1/2 soir. Nous y couchons — 0 + 15 — pluie.

Traversée d'abord de plaines fertiles et d'endroits non cultivés. Nous traversons 14 ou 15 fois la Medjerba. Un charpentier et son compagnon me causent, m'expliquent le pays, les belles chasses, la fièvre en certains endroits, les meilleurs terrains vers Mateur. — Histoires de brigands. — Un Arabe renverse une femme, la menace de son fusil ; elle lui dit de ne pas tirer, que ça fera du bruit, qu'elle lui donnera tout. Alors il lui écrase la tête à coups de pierres et lui ouvre le ventre. Vendu par un camarade et condamné, il meurt en disant : Courage, nous mourrons tous. — Abordant la question colonisation, il me dit : Le mieux pour un jeune homme est de ne faire qu'un an d'école et de se mettre au pair chez un cultivateur sérieux, alors seulement on

peut commencer à connaître la question. Mon brave cicerone (entrepreneur de charpentes) me donne l'adresse d'un marchand d'huile.

Aux plaines, aux collines également semées de ruines romaines, ponts, tours, etc., visibles du train, succède un admirable pays de montagnes même boisées — il y a des chênes de chez nous, et des lièges. — A la station de Oued-Mepas (route 32 Bône à Ghardimaon), on monte deux sangliers, ô ma jalousie ! Je me rattrape en faisant cueillir une jolie fleur bleue, genre bulbacée, odeur de l'iris et semblable comme feuille à nos colchiques. L'aimable employé, qui nous l'avait offerte, est tancé d'importance par son chef : « Vous avez autre chose à faire qu'à ramasser des fleurs ! » L'homme s'était uniquement baissé sur sa route, mais il faut toujours être administratif. Saluons et continuons la route et la critique.

Car j'ai trouvé bien ridicule cette douane à la frontière algéro-tunisienne : un douanier français vous repasse à un autre douanier français ; il y a ainsi deux costumes, deux douaniers, deux administrations, et ça coûte plus cher. — Payons, mes frères !

Avant d'arriver à Kroubs, nous remarquons des vapeurs : ce sont les sources chaudes de Hammam-Meskoutine.

Dans ce voyage à la vapeur aussi, je regrette de ne pas m'arrêter en ce lieu ; la lecture de

mon guide en dit des merveilles ; le pays admirable justifie ces louanges. J'avoue que la pluie, la fraîcheur, ralentissent mes regrets ; c'est le soir, d'ailleurs. Nous descendons du train et nous remisons dans une modeste boîte, l'unique de Kroubs, jusqu'au lendemain matin 7 heures.

Cette journée a passé comme un rêve et je n'ai cessé d'admirer ces splendides pays : 120.000 kilomètres de bois (Kroumirie), gorges, etc. Quand je lisais autrefois l'expédition contre les Kroumirs, je riais en badaud, comme tout le monde, demandant où ils étaient ; aujourd'hui, je trouve heureux qu'ils n'aient pas été trop méchants dans ce pays d'une défense si facile...

ALGÉRIE

Lundi 15. — Kroubs à Alger.

Départ de Kroubs. Depuis le matin, il pleut ! Le pays change et de montagneux devient onduleux, il est bien plus désert... enfin surgissent les grands plateaux jusqu'à Sétif ; de loin en loin, des huttes misérables, des Arabes déguenillés et crottés et partout le grand ciel gris ! Le pays se relève encore, les reliefs s'accusent aigus, on arrive au Biban, et voilà les Portes de fer — ces fameux paysages que je connais par Horace

Vernet à Versailles, et Raffet dans son bel ouvrage si rare : *Les Portes de fer*. Tout est sauvage, bien découpé, et d'une altitude assez haute pour faire admirer la grande paysagiste dame nature, et ensuite nos troupiers qu'on menait encore à la gloire et à la victoire, à cette époque. Ces deux rimes sont remplacées par misère et colère ; c'est moins riche ! Le chemin de fer aussi fut énergique, où le sabre a passé, ont passé les lisses, après la route créée par nos soldats et au prix de quels efforts. Mais le train roule vite, il faut regarder en avant comme dans la vie. La couleur noire de ces roches est bien étrange, l'expression portes est vraiment juste. Le pays change presque subitement après ces défilés, rappelant ainsi le passage d'El Kantara avant l'oasis sur la route de Biskra.

A deux ou trois stations des Portes de fer monte un greffier de justice de paix et me revoilà en interrogation, ou interview, pour plaire aux oreilles françaises modernes. Mon homme me célèbre Djijelli, son avenir, et je m'en doute bien, il me dit avec quelle habileté les Arabes percent un mur auxquels ils ont travaillé comme maçons. Avec une corne de bouc, ils dégrattent autour d'une pierre, au point faible des joints, l'enlèvent, élargissent, passent leurs burnous au bout d'un bâton, par la fente, et si rien n'attaque le simulacre, ils passent eux-mêmes, puis agrandissent sans bruit cette ouverture et font filer le

bétail. Si, pour le rattraper, le volé porte plainte en justice ! — Rien. — S'il s'abouche et paie une somme convenue, il récupère ses animaux.

En cas de meurtre, les Arabes s'entendent, le meurtrier paie l'impôt du sang, la Mecharia, alors enquête impossible. Tous, même les parents de l'assassiné, égarent notre boîteuse justice.

Appelé pour arpenter une propriété de 1800 hectares (province de Constantine), mon homme n'en trouva que 33. C'est que le régisseur vendait au fur et à mesure que les opérations avançaient ! Tout en devisant, je remarque que les terrains friables des mamelons se creusent, s'affaissent et je me figure qu'en un temps peu éloigné, ces terrains deviendront plaine. La chèvre s'entend à ruiner des hauteurs comme la fourmi à disséquer un cadavre ; toutes ces terres jusqu'aux environs de la Mitidja sont médiocres, bien qu'il y pousse des oliviers sauvages. Mais la couleur africaine ? Aujourd'hui tout est gris. Toutefois un moment, j'ai en face un piton s'élevant en rose sur des violets foncés. Mais la pluie reprend, et le greffier aussi ; il a été arrêté par l'eau, vers Bougie. Nous-mêmes, passerons-nous ? Quand j'y chassais autrefois, l'eau était absente de l'Oued ; aujourd'hui, nous semblons filer en gondole sur un lac, l'eau s'étend à plus de 6 kilomètres. Vers la Maison-Carrée, le temps se calme et la bonne terre avale ses litres. Depuis 27 ans que je suis en Algérie, s'écrie un voyageur, je

n'ai pas vu ça ! — Moi, sérieux : les volcans ! — Mais comme je ne pense pas soutenir cette thèse, et qu'elle m'ennuie, je me tais. Le greffier la reprend, mais je le trouve bafouilleur. Alors l'autre dit sardoniquement : Il faut bien que les volcans s'occupent ! J'opine distraitement, les yeux sur l'arrivée dans la baie d'Alger, les oreilles tendues au clapotement des lames. Voici le feu tournant du cap Matifou, les projections de la défense mobile qui allongent de leur raie de feu les horizons d'eau. Elles s'éteignent et dans le bruit connu des arrivées, nous entrons en gare d'Alger.

J'y viens pour la troisième fois. Je peste contre le dîner mauvais, cher et mal servi : 0 fr. 50 une mandarine ! Je m'insurge, ça fait toujours plaisir à nos compagnes ? La mienne est enrhumée, m'inquiète, raison majeure pour payer la mandarine 0 fr. 50 sans plus dire.

Mardi 16. — Alger. Matin pluie, mais elle se fatigue et le soleil apparaît, 0 + 16.

Entrée de l'escadre russe, notre alliée, pauvre de nous ! Les Juifs accaparent les matelots, vendent cher de mauvais tricots et probablement d'autres choses avariées...

Déjeuner à la marin, chez Cassar ; un malheureux acteur, devenu pâtre, nous attriste de ses pantalonnades accueillies par de gros rires. Il fait clair enfin. Alger et moi, nous sommes bien changés.

La ville est percée de routes, de rues ; un vaste escalier à paliers dégringole de la Kasbah à la mer ; le quartier arabe est ainsi coupé par le milieu, dominé par la Kasbah caserne, et poussé en bas par les Européens, l'image parfaite de la poussée dite civilisatrice. Ce qui reste de rues est encore bien pittoresque ; il y a des maisons fraternellement accotées l'une sur l'autre, ne laissant en dessous qu'un passage, enfoui pour le passant... mais quels suaves regards ont parfois les descendants des pirates !! Je regrette le pittoresque, mais il fut féroce pour nos pères !

Au Jardin d'essai par le train ; sauf la fontaine à la porte du haut, nulle part trace des cafés, maisons arabes, vus autrefois ; la porte Bastron, que je franchis sur la jument de mon cousin, est à bas, la route s'allonge en une interminable rue de faubourg banal, Paris, Lyon ou Marseille au choix. Je me précipite au jardin pour y respirer moins de civilisation.

Ses arbres ont grandi, l'allée de dracœnas du pic Ténériffe est splendide, les hauts palmiers s'empanachent par dessus — et l'allée de caoutchoucs avec leurs troncs lisses, leurs racines-serpents ! Quant aux ficus, ils ont toujours une branche qui a l'air à dada sur les autres réunies à quatre pattes pour soutenir madame. Et les bambous ! Je note le palmier de Thiers échappé au pillage de l'hôtel Saint-Georges, recueilli, élevé de nouveau, donné au Luxembourg, puis

transporté par M. Rivière au Jardin d'essai ; aujourd'hui le tronc a plus d'un mètre.

Après un léger repos, nous regagnons l'autre grille de sortie pour attendre le train, et je casse quelques bouteilles dans une baraque de tir au Lebel réduit. Inutile alors de médire de la civilisation et de se piquer de logique !

Retour, dîner dans une brasserie. Luce fort enrhumée, moi un peu. Lettres des enfants, une du notaire de Fondettes avec sous-seing à signer pour l'envoi en possession par la ville de Tours du tableau légué par ma mère. Cette toile d'A. Didier, assez grande, veut représenter l'arrivée de Catherine d'Aragon à Villefranche, c'est un prétexte à sujet pittoresque. Le fond de montagnes grises, la mer bleue où se piquent les reflets d'or et de pourpre d'un coin de galère, de vêtements richement fantaisistes et d'un ciel mouvementé de flocons nuageux, forment un ensemble agréable. — Signée d'un nom coté par la finance ou des amitiés syndiquées, cette étude vaudrait fort cher, mais en art, comme ailleurs, il faut la réclame au talent. J'ai un peu rechigné pour signer l'envoi en possession, attendu que les musées en prennent à leur aise avec les dons et legs. — Ils acceptent, mais exposent dans des dépotoirs, des annexes ou des bureaux des chefs grands ou moyens. — A Rouen, un autre tableau, « la Descente des Normands », n'est pas au musée, mais dans une salle de la Caisse d'é-

pargne. Ma mère, par fatigue, s'est lassée de réclamer. — Ceci prouve que Dutuit connaissait son monde en imposant un délai de six mois à l'administration pour prendre livraison et exposer... Mais j'en ai gros sur le cœur, et, comme cette promenade doit distraire les soucis, il vaut mieux retourner à son métier de colis ambulant.

Neige et verglas au Logis, ici belle lune et douce température, malgré les pluies passées.

Mercredi 17. — Alger, 0 + 15, pas de pluie, mais matin gris.

Réveillé par les sirènes des cuirassés russes et un joli soleil, temps doux, brise N.-O., la mer moutonne; vue superbe de notre perchoir, par derrière la terrasse de l'hôtel, les maisons en étage. L'alliance russe me poursuit, je n'y crois guère; les matelots de l'escadre sont partout, suivis de leurs bruns cormorans, qui regardent avidement dans leurs porte-monnaies, les pilotent, les volent... Nous avons déjeuné dans une brasserie Gruber, et puis couru, avec commencement de pluie arrêtée, chez un ou deux travailleurs de cuivre ciselé, pots, cruches, plats, etc. Je remarque un plat d'argent niellé superbe, mais dont le coût est 600 francs. Arrêtons-nous!

Il est vrai que le matin, j'avais acquis une jolie petite aquarelle, étude très franche d'allure. Le terrain et le marabout sont d'un ton fauve, avec dessous et fond bleutés, sous un ciel ocre

orangé. — L'artiste Gilbert Gaffaut expose dans une boutique, sous les galeries près de la Banque. Nous étions entrés, attirés par un joli paysage sur chevalet; sur la petite cimaise s'étalaient, destinées à la vente, les aquarelles propices au Louis facile; une bonne femme éclatante de rouge dans des rues blanches, sous le ciel bleu; le motif, bien traité d'ailleurs, mais trop dans la note locale convenue et presque académique, article de vente, genre morceau de pain pour artiste, qui doit vivre de l'autel; mais dans les cartons des études charmantes, vives, observées. Notre époque fourmille de talents, on sait voir, observer, résumer, rendre, mais l'invention, la composition, le travail laborieux, lent, niente. Enfin, Mécène bourgeois, je passe comme feu la petite fortune.

Visite à la grande Mosquée près la marine. Le Ramadan dure toujours. Je vois du moins une mosquée en exercice, nattes, jolie chaire, inscriptions arabes, — tout a été décrit par d'autres. — J'aime la sobriété d'ornements, le calme extérieur de cet intérieur où la prière n'est pas distraite. — Je n'aime pas que Dieu ait l'air invité à un five o'clock chez l'homme, mais que Dieu ait l'air maître chez lui. Ces impressions partent naturellement de la mosquée sans fidèles; je ne sais si le nasillement des susdits ne me ferait pas dire autre chose!

La cathédrale, ancienne mosquée, reçoit notre

visite. C'est ainsi qu'*ad majorem Dei gloriam*, le marbre reçoit tour à tour la croix ou le croissant. Espérons qu'on n'y verra point les insignes triangulaires de la déesse Raison ! — La chaire musulmane est fort jolie, bien fouillée et digne des Maures dont nous visitons les derniers palais, archevêché, bibliothèque... Il y a là un charmant ensemble de famille et de style ; l'archevêché, palais de la fille d'un dey (xv^e siècle), la bibliothèque, d'un oncle du dey, et toujours les jolis atrium ou patios avec les fines colonnes torsées, les arabesques de stuc, les faïences. A la bibliothèque, section des manuscrits arabes, le gardien, un vieux Turc à turban, dort accroupi ; il a 70 ans, il est le fils d'un secrétaire du dey détrôné par nous, il habitait aussi le palais. Mais quelle vie pour les femmes enfermées dans ces jolies prisons aux barreaux de bronze !

Les Juives, elles, n'y vont pas par quatre chemins ; elles ont, grâce au bedit gommerce, lâché le costume pour les chapeaux genre Paris — et leurs hommes, Français de par Crémieux, ont pris l'air bien canaille dans les vestons du progrès ; ils crachent fièrement, la cigarette au bec ; ils vendent ferme dans la « première aristocratie du monde » ! Je répète qu'ils ont l'air bien forts et bien rosses. Je fais passer lestement Luce, pour éviter un groupe de jeunes youpins qui jouent de singulière façon !

En résumé, je trouve Alger tout changé, de-

venu grande ville... mais je redoute l'aspiration des grands centres, et la crois dommageable à la vraie grandeur d'un pays — c'est du soufflé.

Babylone, Rome, Paris aujourd'hui, ont été et sont des ferments; reste à savoir par les exemples passés, si l'ébullition absorbante d'un centre ne nuit pas à la périphérie... Je ne vois pas en quoi les tailleurs usuriers de la rue de la Lyre, ou les voyageurs en quête de soleil, serviront la cause de l'extension vraiment colonisatrice en Kabylie, dans les Bibans, etc. Si j'en juge par le simple exemple des villages autour de Blois ou Tours, je vois bien leur désertion, mais non leur progrès. Paris ou Londres attirent sans rendre autre chose que des politiciens ratés. Pasteur et d'autres ne prouvent pas qu'ils n'eussent été Pasteur avec les moyens de recherche mis à leur disposition ailleurs qu'à Paris. Si la cause française ne résiste pas à l'élément étranger, la cause arabe, perdue à Alger, nous domine ailleurs. — Prions qu'elle ne trouve pas son Napoléon. Le soir, malles pour le départ de demain matin, vers le Sud, ligne Oran.

Jeudi 18. — Alger à Perrégaux, 0 + 15, très beau. Matin 6 heures 50, départ d'Alger. Superbe lever de soleil, gros nuages noirs avec bandes rouges au ciel, les cuirassés s'enlèvent en silhouettes. Ainsi vus de terre, ils deviennent grands.

Tout le jour roulé à travers les plaines de la Mitidja, du Chélif. Je trouve les villages plus habités et vivants qu'autrefois ; les traces de l'inondation sont bien apparentes. Tout le long de la ligne, ce ne sont que doléances sur les retards de marchandises, de correspondances, causés par les déplorables grèves de Marseille. Vers le soir, superbe coucher de soleil, bien du pays : ciel pur, voile doré et montagnes embrumées de violet, terrains rouges.

A Perrégaux à 4 heures $3/4$, le ciel est rouge. Nous tombons dans le grand (?) hôtel de l'endroit. — Tout de suite, je vois la différence avec le côté Tunis : là-bas l'Italie, ici l'Espagne, mais alors où est la France !

Perrégaux est largement bâti, des rues à angle droit avec l'église au milieu. A cette époque on en construisait ; aujourd'hui les avocats de grève se qualifient pontifes du progrès, chassent le prêtre et honorent « le bistro » ; le coucher de la petite mariée représente la civilisation occidentale. Les Arabes doivent bien rire de nos prétentions ! Je regrette mes tristes réflexions après le splendide bonsoir de Monsieur Soleil — lui ne s'occupe point de nos niaiseries.



SUD-ORANAIS

Vendredi 19. — Perrégaux à Saïda.

Départ à midi, arrivée à 4 heures. Beau, doux, clair.

Avant notre départ, nous explorons cette future capitale, basse de maisons, mais large de rues plantées de beaux arbres de toute nature, poivriers, caoutchoucs, palmiers ; la végétation est riche, le jardin occupe le milieu de ce village. Un troupeau de moutons rumine dans toutes les poses, gardé par deux Arabes à jambes nues appuyés sur leurs longs bâtons. Près de la gare, une petite famille de nègres, mère et bébés, s'accroupit dans ces postures de repos, que je trouve si fatigantes. Luce fait des grâces au petit moricaud, que je cherche à photographier, mais la mère s'en aperçoit, tourne le dos et enveloppe le plus petit sous le burnous. Hélas ! le maléfice a opéré et j'espère que nous aurons un souvenir de ce joli groupe. Ce mélange de pastorale et de vie urbaine est très amusant.

Quels bons rires à notre entrée hier dans l'hôtel ! La propriétaire inaugurait l'électricité, alors ça brillait, reluisait, elle était ravie, mais impossible d'éteindre et si on éteignait comment rallumer ? Mais aussi quelle gloire d'avoir la petite fée électrique chez soi ! Toute la ville devait partager cette gloire, car de la nuit, pas

une lampe ne fut éteinte dans les rues... Dès le matin, une jeune bonne chantait à cœur perdu, et, ma foi, fort juste. L'impression de ce coin reste gaie ; arrivés en riant, nous repartons de même.

Il s'y mêle une nuance d'admiration et de regret pour les artichauts si tendres que nous verrons si tard au Logis !

La route jusqu'à Saïda serait monotone si elle n'était inconnue. De grandes plaines bordées de demi-montagnes sans arbres ; elles s'effondrent par le creusement de l'eau, c'est un vaste soufflet qui s'aplatit. L'Arabe et la bique s'entendent à détruire ; ils ne laissent pas un arbre, mais respectent le palmier nain.

Au départ, le fameux barrage de l'Habra produit son effet, bien que prévu. La masse d'eau est belle, elle fuit entre des montagnes, ce qui lui ôte l'air bête de certains lacs trop ronds ; de plus, à un tournant, la vue s'étend entre deux ouvertures sur les plaines parcourues en contre-bas. C'est très beau.

La colonisation, bien que fort espacée, semble prendre pied ; elle suit la ligne du chemin de fer ; il y a de bons noyaux aux environs de Franchetti (où sont les amis que j'avais dans ce corps d'éclaireurs ?) de même à Saïda. Mais l'impression de cette ville est étrange... je croyais fermement trouver du sable, des gourbis, des palmiers gigantesques, que sais-je ? Ah ! bien oui, nous

voyons des lignards dont un détachement était à Fanchetti, l'aspect d'une ville de province du midi où on parlerait espagnol : le simple quincaillier doublé de l'épicier à bazar m'a absolument abruti ! Combien bizarres sont les idées qu'on se forge... et pour philosopher un peu, combien de Saïdas engendrent nos fantaisies et est-ce bien sûr que les gens réputés pratiques, n'aient point un Saïda dans le plafond ?

Tout cela est fort bien, mais la conclusion l'est moins. Il fait froid, très froid, nous avons arpenté la grande rue ; le diner, poêle allumé, est fini. Nous allons devenir encombrants pour l'hôtelier et le train d'Aïn-Sefra ne part qu'à une heure du matin. Il en est 8, où aller ? Nous accédons à la gare, par la voie, et l'aimable employé de nuit, un Tunisien, veut bien nous recevoir dans son bureau. Après une lutte mémorable contre la fumée, les courants d'air, l'équilibre s'établit, la fenêtre se ferme, le Tunisien classe ses papiers, télégraphie, nous annonce des retards... Il y a quelque assoupissement chez le touriste, mais *brevis est vita*, tout passe, alors pour ne pas philosopher à nouveau, je m'arrête, non sans avoir noté ceci : Il a gelé le 12 juin à Saïda, et les vignes, comme les nôtres, furent atteintes. Ne pas oublier la haute altitude de Saïda et des plateaux oranais (1,300 mètres). On nous promet plus de fraîcheur à Aïn-Sefra. Oh ! Sud, où es-tu ? Aussi m'écriai-je : Aïn, c'est froid !

Samedi 20. — Nous quittons à 1 heure la camera du télégraphiste et cumulard Tunisien qui a bien voulu nous recueillir. Je deviens rêveur, car mes idées sur Saïda avaient déjà reçu un fort échec ; elles se modifient plus énergiquement encore et s'expriment par des éternuements vers les 5 heures du matin ; je découvre que, par une fenêtre ouverte, l'aurore aux doigts de roses m'envoie des chiquenaudes sur le nez — à moi le sinistre coryza ! Mais aussi, ça pique dur, les flaques d'eau parmi les alfas sont gelées, et si le soleil n'avait la bonté d'illuminer l'horizon de rose et d'or, il y aurait de quoi lâcher le train et gagner le Nord, la Méditerranée ! Je regarde les grandes plaines d'alfa, avec quelques chameaux à l'horizon, pas plus gros que des moutons noirs, et toujours ces montagnes pelées qui se ravinent et envoient leurs terres à la plaine d'après un même dessin : d'abord une grande fente centrale, puis de plus petites y aboutissent ; ces dernières une fois creusées, la montagne se termine en coteau résillé de petits ravins. Quand il y a des rocs, ils apparaissent seuls, la terre est descendue traînée par l'eau et l'ossature se dresse figurant souvent des murs et des tours. Mais quelles belles lumières soutenues par les ombres violettes particulières au Midi !...

Nous nous arrêtons de loin en loin à des gares fortifiées, mais non en prévision des fusils Gras

ou Mauser, etc., dont les Arabes sont munis ; dès lors, ces petits refuges seront crevés avec leur contenu, au grand ébahissement du génie, qui « n'avait pas prévu ça ! » Un peu de légion étrangère, de la ligne à Franchetti, nous rappellent le pays. C'est égal, quels déserts ! et comme les Arabes détruisent bien tout ! Ce même pays, pas les hauts plateaux, mais la Mitidja, Cherchell, Lambessa avaient une autre allure avec les caporaux romains.

Le soleil chauffe un peu, et nous arrivons à Aïn-Sefra sans avoir vu le mirage. Luce prétend le contraire et nous ne sommes que deux — les récits sont difficiles à contrôler ! — Première impression : campement de troupes avec ses mercantis sous des peupliers... Mais « à revenir » (expression Loir-et-Chérienne), nous découvrons les dunes roses sur le ciel bleu, des coins merveilleux de pans de murs, roses aussi, empanachés des huit ou dix palmiers indispensables. Par les ruelles, les âniers arabes emmènent les dernières branches des derniers arbres — pauvres thuyas. Un coup d'œil dans les taudis, où git accroupi l'Arbi sur sa natte à gratter, me révèle sans doute l'éternelle misère de ce peuple, mais aussi son éternel mépris pour nos besoins inutiles. Ceux-là croient encore ; quand ils prient, j'aime leurs poses de belles statues immobiles, droites d'abord comme une haute pensée, puis abaissées par humilité devant Celui qui a tout

créé. Sont-ce des gestes ? des formules ? N'importe, ils font le geste et disent la formule. Et nous ?

A tout pécheur miséricorde ! Nos païens français ont beaucoup construit en Algérie, drainé et fait des chemins de fer en peu de temps. Ici, la lutte est contre le sable qui est partout. Espérons que le fatum nous sera favorable et que nous n'aurons pas travaillé pour le roi de Prusse ou autre.

La journée à température de Mars, chaude et aigre, finit en apothéose. Les spahis chers à Fromentin et à moi, passent à propos le pont qui descend du Ksar, pour piquer de rouge, comme soutien et antithèse, les bleus pâles et les roses tendres.

Puis la froidure reprend. Je vais faire allumer du feu, car notre chambre prend des allures de cave.

On parle chasse autour de moi... Pends-toi, Crillon !

Dimanche 21. — A l'oasis de Tiout. Matin, 7 heures, en voiture pour Tiout, distant de 13 ou 14 kilomètres.

Nous partons difficilement ; il a d'abord fallu trouver l'équipage et les chevaux en deux endroits différents, avec sacrifices pécuniaires des deux côtés, bien entendu. Nous avons pris un café dans une sorte de cantine tenue par une

brave femme de Perpignan, pas en robe de chambre, celle-là, comme ses congénères trafiquantes de la localité. Nous arrimons dans la petite tapissière à quatre places nos personnes, nos provisions et les couvertures. Le cocher est sur le siège et un compagnon en bas ; pourquoi ? Je le comprends vite ! Le joli sable rose et fin encombre Aïn-Sefra, les rues de sortie sont mollement infranchissables, les deux rosses refusent ; le blanc (bine) le rouge qui recule, l'homme à pied fouaille les chevaux, les tire, pousse la roue ; enfin, sortis du sable, nous arrivons aux rocs et cailloux de granit rose de la piste qui mène à l'oasis. Quels déplacements ! Soyons polis, nous profitons des moments où l'escarpolette s'agite moins pour regarder. L'espace s'étend libre et vaste devant nous, bordé à gauche par des demi-montagnes chauves, des chameaux passent à côté de nous, au loin la petite gare fortifiée, que nous laissons à droite. Où est Tiout ? A l'horizon, des pointes vertes, est-ce là ? Oui. Ce sont des palmiers ; après maints cahots, nous approchons ; voici des murs en pisé rose, dans un fonds l'oasis, puis des Arabes grands et petits à l'entrée. Nous descendons sans souplesse ! Notre cocher espagnol nous choisit un indigène comme cicerone et nous emboîtons le pas.

L'oasis contournée après mille cris d'admiration causés par les rocs en grès rose, leur beau désordre, le bleu du ciel, le soleil qui chauffe

après la gelée du matin ; nous traversons un ruisseau en cascade, genre Bois de Boulogne. Je n'ai vu en fait d'oasis que Biskra, Sidi Obka, et j'ai toujours été saisi de l'arrêt net de ces îles de verdure. A Tiout, la roche devient la maîtresse aussitôt que l'eau perd son influence. Des plantes rudes et tassées se calent dans les cailloux, chèvres et chameaux doivent avoir de terribles dents pour brouter cette apparence de verdure ; nous gagnons par mille méandres à travers les rochers une colline assez abrupte ; nous voici devant des graphites bien vieux (éléphants, archers) signés de X ! Bien entendu ! je ne me prononce ni sur l'origine, ni sur les complications, me bornant aux impressions, je trouve très saisissants ces signes, souvenirs enfantins de vies disparues depuis des siècles.

A la descente, je vois un nouvel aspect de Tiout ; le barrage qui arrête l'eau forme à la partie supérieure un étang où se mirent les roches, les palmiers et où pêchent d'un côté une femme, de l'autre un spahi, tandis que son cheval est attaché à un palmier voisin... Il me prête sa ligne, et ça mord ! Je tire un petit barbillon. — Et nous repartons à travers les ruelles étroites, accompagnés de quelques marmots. Tout ce pittoresque si différent du nôtre est fort impressionnant, mais bien triste ; que d'yeux malades, de mines pâles, de murs écroulés ; le soleil couvre bien des misères.

Nous faisons un semblant de déjeuner dans notre coche, et voulons donner un peu de viande aux pauvres enfants qui nous convoitent, mais l'Espagnol s'y oppose, car cette viande serait refusée comme injure. — Nous distribuons seulement du pain et quelques gâteaux. — A Tiout comme à Paris, les grands chassent les petits.

Nous quittons avec de longs regards en arrière ce Paradis, humanité à part. Il est une heure ; le soleil est monté, la brume bleue enveloppe les pics roses, et les dunes d'Aïn-Sefra réapparaissent éclatantes, aveuglantes.

Les deux casernes jouent au grand monument ; elles me semblent construites avec intelligence, autant pour la défensive que la salubrité. L'affreux « militarisme » a su conquérir sur la dune un espace appelé parc. Les pailles et fumiers étendus sur le sable arrêtent sa mobilité ; on y plante quelques herbes dures (leur nom, je l'ignore), puis des arbres, peupliers, acacias ; un peu d'eau les arrose, et voici créé un jardin public.

Un demi-regard à l'amusant Marché, dont les bidons, bouteilles, souliers, débris de casernement, sont soupesés par le public hétéroclite de l'endroit. — On vend à côté un mélange informe de dattes, figues en tranches prises entre les doigts sales dans des balances *idem* ; je refuse cette emplette à ma pauvre compagne.

Nous arrivons à la gare derrière une musique

militaire qui se forme en cercle. Attente du général de la Noë qui monte dans le même train que nous. Des officiers de toutes couleurs s'empres-
sent, je me glisse et tente une photo. (N. B. je l'ai ratée). Tout ce mouvement est gai et vif, il résulte des événements qui menacent au Maroc. R^{...} m'avait raconté ce bruit qui courait de l'envoi de son régiment à cette frontière.

Nous partons à 3 heures 50 et refaisons de jour ce trajet effectué de trop grand matin... Nous le terminerons de nuit et arriverons demain à 11 heures du matin à Oran.

Lundi 22. — Oran-Kargentouah.

Nous avons attendu de 6 à 8 heures à Perrégaux ; j'y cause, m'informe, en un mot, fais mon office de touriste. En quittant Perrégaux, j'avais été frappé comme partout des différences ethniques — La question de nos rapports avec les Arabes m'a toujours intéressé, je n'en suis pas à mon premier passage en Algérie, mais décidément, le mot de Bugeaud serait-il vrai?... Faites bouillir ensemble un Arabe et un Européen, il y aura deux bouillons...

Le colonel Ben-Daoud, sorti de Saint-Cyr et promu colonel, redevient Arabe comme les autres. Les meurtres par des enfants, pris à la mamelle et élevés à la française, sur leurs bienfaiteurs, sont fréquents, etc.

J'ajoute que le Français plante et l'Arabe brise !

Entre autres cailloux dans nos souliers, il y a cette grosse question des étrangers : les Espagnols sont promus électeurs sans stage — la France sème et les autres récoltent. — En cela nos tyrans, dits républicains, suivent la tradition française : périssent nos colonies plutôt qu'un principe !

A Oran, nous ne prenons pas le temps de voir, de flâner. D'abord déjeuner, et puis recherche du paquebot pour l'Espagne. Un seul part ce soir, c'est un transatlantique pour Carthagène. Je prends nos billets, fais viser nos passeports, coût 12 francs ; si j'entrais en Espagne par Saint-Sébastien, il ne serait pas utile, mais venant du Sud, il en faut un ; cette anomalie serait due à la réciprocité des mauvais procédés franco-espagnols. Ceci répond un peu à mes notes d'hier. La France, sans chercher à interdire l'immigration espagnole, voudrait la contrôler ; je ne sais si la formalité du passeport est un bon moyen, la police suffirait ; les Français voudraient limiter l'afflux, et les seconds rendent la monnaie de la pièce.

A la poste, lettres des enfants, et une de R., il n'est pas et ne sera pas le César de la famille ! Promenade en voiture. Oran toujours pittoresque du côté vieux, banal et trop agrandi du côté neuf ; les Arabes refoulés de partout sont accusés de cruauté, par qui ? par des Italiens, des Espagnols, les chevaliers du couteau : en l'espèce, deux

Arabes seront guillotines demain pour assassinat d'un garde-barrière ; c'est une manière mutuelle de s'aimer ! genre socialo-internationaliste...

Nous aurions désiré consacrer plus d'une demi-journée à Oran, mais l'approche du jour de l'an nous limite et, d'autre part, il nous avait été difficile de trouver un vapeur pour l'Espagne. Faire escale à Malaga nous tentait, mais toujours l'*irreparable tempus* ! D'où notre choix pour le vapeur français, et encore est-ce un hasard d'avoir trouvé ce transatlantique, il est dû aux grèves de Marseille qui désorganisent tout.

Nous embarquons à 11 heures jusqu'au lendemain, si tout marche. Hier, nous passions la nuit en chemin de fer.

ESPAGNE

Mardi 23 — Carthagène. Matin, à 7 heures, arrivée du transatlantique *Eugène Pereire*.

Bonne mer, bonne nuit (pas pour moi, réveillé à 2 heures 1/4). J'aurais mauvaise grâce si je récriminai, me souvenant des deux terribles traversées de Marseille à Alger... Néanmoins, mon impression de terrien balancé toute une nuit est toujours désagréable et j'aime bien revoir le jour, alors seulement je ne suis plus énervé par le

bruit de l'hélice. Le mal de mer m'a été épargné jusqu'à ce jour !

Nous évitons la bonne tempête qui sévit à Marseille ; nous avons de même évité celle de Trapani, survenue peu de jours après notre débarquement à Tunis. Ici, à bord comme partout, ce ne sont qu'invectives contre la grève, les gares encombrées, les transits culbutés, et toujours cette phrase : Que serait-ce en cas de guerre ? C'est la ruine de Marseille, etc.

Le matin se lève gris, et du pont je regarde la toujours plaisante entrée au port... et j'ai le temps, les Espagnols ne voulant pas qu'on pénétre avant le jour à Carthagène.

Deux autres vapeurs fument aussi en attendant. Le voile gris se déchire peu à peu, les côtes rudes surgissent dans la brume, des forts jeunes et vieux couronnent les sommets. Mais l'ancienne forteresse tombe en ruines, elle est, comme toutes ses pareilles, placée bord à bord de la mer ; le canon l'a rendue prison, puis ruine merveilleuse pour les touristes. Il en est ainsi tout autour des mers modernes. Le fort d'autrefois se montrait hardi, face à l'ennemi, les pieds dans la mer et la tête haute, en chevalier. Aujourd'hui, il s'écarte de l'eau, se rase sournoisement. C'est bien la guerre moderne, et j'ajoute les procédés actuels, la ruse prime la force, la force prime le droit. Si je philosophe, c'est qu'on attend bien deux heures la

visite des douaniers, et j'ai tout près un vaisseau-école anglais. J'aimerais à couler notre bon voisin !

Les douaniers arrivent. Le personnel du bord m'avait fait jeter une quinzaine de cigares en me terrorisant. Mais ces bons douaniers bruns à gants blancs se montrent charmants, plus que les nôtres de Paris ; du reste, ma conscience est pure.

Il me faut commencer les gestes qui remplacent mon hablar, car la terre est près, mais doit être abordée. Les bateliers comprennent et nous transbordent, ainsi que des vigneron à figure énergique qui reviennent d'Oran. Il faut de suite *combiare* ; mais Dieu ! quelle misère dans ce pauvre pays, et puissions-nous l'éviter en France ! J'ai 132 pesetas pour 100 francs et encore suis-je un peu refait.

Carthagène est une escale bien pittoresque, même aujourd'hui. Partout de belles filles en cheveux couverts d'une courte mantille. Nous longeons la mer, du port au chemin de fer, en tournant le massif du vieux fort ; c'est long, mais intéressant. Avant peu, la voie centrale qui se creuse dans le roc amènera les trains et le modernisme à quai.

Nous côtoyons des tas de minerais amenés au port des mines voisines, exploités par... des Anglais, naturellement ! Et nous voici en gare. C'est une pauvre station accotée d'ornières et de

saletés, mais où un brave garçon me pilote. Il s'agit de demander un billet pour Grenade. J'ai du mal à me faire comprendre, mais j'y arrive à force de torturer mon français, tortiller de l'italien, hacher quelques mots d'espagnol, et de gesticuler !

Dieu sait quels détours nous aurons à faire pour gagner Grenade !

Nous lâchons à grand-peine le cicerone improvisé du port, et déjeunons d'une manière amusante. Sur la table, des raisins exquis, des fruits variés, et, en face, sur la porte d'une maison, une jeune bonne dont les singeries nous amusent : elle provoque les passants de son balai, ouvre et ferme la porte ; des gamins la pourchassent. Je plains la digne senora dont la calme silhouette apparaît au deuxième étage. Luce, pour retourner à la gare, est tout autant regardée par les indigènes que ceux-ci par nous.

Nous avons bien fait de traverser ce pittoresque, il va finir, hélas !

Départ de Carthagène pour Grenade à 1 h. 45.

Nous prenons des premières pour être moins tassés, éviter la fumée et moins s'enrhumer par les fenêtres ouvertes. Illusoire cénobitisme ! tous les Espagnols fument, ils doivent commencer à la mamelle, et moi qui avais jeté les cigares d'Alger !

Notre route est trompeuse, nous n'avons point

passé l'eau. C'est toujours l'Afrique. Les palmiers, les aloès, les petits pois, les irrigations, les types humains et quadrupèdes, tout est pareil; la terre a pourtant une autre couleur, de l'ocre très teinté, un peu poussiéreux. A l'horizon, la ligne de montagnes et coteaux est moins âpre que sa similaire africaine et moins harmonieuse que la ligne des Apennins.

Quant aux arbres, on en fait bonne et prompte justice... Le palmier est mené en hauteur, à tel point qu'il ne reste plus à cet infortuné qu'un toupet de quatre à cinq plumes, pas de quoi faire un balai ! Mais le soir, puis la nuit gagne. Horreur ! Voici le brouillard à la descente du changement de train Alcazar-San-Juan — bifurcation Madrid-Malaga, à 2 heures 55 après minuit. Il fait froid, triste, nous nous réfugions avec des carabiniers à hauts collets, et des indigènes à manteaux rejetés sur l'épaule, devant un feu de houille. Et puis en voiture ! Nous changerons à Cordoba. Ce doigt d'hiver me semble un coup de poing sur le nez.

Dans le train pour Grenade.

Le train est en retard de trois heures, et nous manquerons la « messe del Gallo. » Le lever du soleil, vu du train, n'est plus celui des hauts plateaux oranais. C'est pâle, triste. Jusqu'à Cordoba, vers une heure, les terrains plats,

d'une couleur pareille à celle de chez nous, n'excitent pas ma curiosité.

On nous annonce que le retard ne sera point réparé, et Luce ratera comme moi la messe de minuit del Gallo, du Coq. Nous piétons en gare, et je suis furieux, car un avis nous eût permis de courir à la belle cathédrale que je vis, voici quelques années — en 78 !

Causas de Spāna. Résignons-nous. Nous partons enfin de ce pauvre Cordoue, à raison de 15 kilomètres à l'heure, bien juste... Arrêts nombreux. On sonne. on crie les départs, les employés fument, rient, mais rien ne part ! Ceci dit une fois pour toutes. Un aimable voyageur du Nord déplore, mais se courbe sous l'inéluctable ! — et maintenant je note quelques détails sur les stations qui précèdent Grenade.

Valchillon. Terres vallonnées, cultivées, séparées à notre mode.

Torres Cabrera. Quantité de vanneaux. Troupeaux de bétail, j'y distingue les fameux toros. Une maison de style mauresque, enfin les palmiers. Les mulets passent chargés, le front orné de tresses rouges.

Fernan-Nunez. Les collines sont larges, rondes, avachies. Troupes de chevaux. Sont-ils de beaux andalous ? A distance, c'est difficile de juger.

Montilla. La culture est intensive : les paysans ont la figure moins en lame de couteau que vers Carthagène, elle est ronde, madrée à la normando-

beauceronne ; leur foule se presse au train pour connaître le bon numéro de la loterie.

Campo-Real. Les oliviers augmentent, grimpent sur les coteaux, forment d'immenses forêts ; admirablement cultivés, plantés à 12 mètres environ sur toutes les faces, façonnés à la charrue, ils sont taillés, greffés, butés. Dans les premières années, le dessous est cultivé, de fèves surtout.

La nuit tombe et avec elle mon ardeur à la Joanne — que cette maison Hachette ne tremble pas, je ne fais pas concurrence. Avec la nuit, pas de repos. Rattraperons-nous, oui ou non, le retard ? Arriverons-nous pour la messe de minuit del Gallo ? — No lo creo. Le treno continue à rouler misérablement, et les employés à sonner le départ qui reste en plan. Finalement nous atteignons Granada, à 2 heures et demie matin, au lieu de 8 heures soir.

Nous voilà hors de la gare, devant une grande rue sombre et une patache qu'assiègent quatre ou cinq copains de misère. C'est le correo. Or, ce correo, conduit par un jeune gredin de 13 à 14 ans, s'emplit de sacs de dépêches. Le pequeño réclame 3 pesetas par tête. Nous voilà enfin en voiture, mais quels cahots !

Les dépêches sont jetées à la poste : pendant ce temps, une aubade de tambours de basque clapote et m'agace ; les calicots, dirions-nous à Paris, font des grimaces à Madame, tandis que Monsieur, aphone et de plus sans espagnol,

discute avec le correo. — A 3 heures, à l'hôtel. Il était temps ! Monsieur commençait à avoir assez des amateurs de tambours, des pesetas et du reste ! Pour un voyage d'agrément, ça ratait ! A demain. Qui sait ? Avec le jour, tout s'arrange.

Jeudi 25. — Grenade.

Il est dix heures. — Lever, puis les menus du déjeuner d'hôtel : comme les sauces, c'est pareil sous toutes les latitudes.

De par la Noël, les rues sont pleines de boutiques avec résidus allemands ou anglais. (N.-B. Le commerce français me semble exclu du bazar.) Est-il ailleurs ? No lo so. Les vraies boutiques sont fermées. Les dindons couvrent les places et sont gardés par trois ou quatre grands diables armés de roseaux, et les rues sont plutôt champêtres.

Grenade est en transformation ; les vieilles maisons tombent, traversées par de nouvelles rues larges : ce mêli-mêlo excuse les ornières immenses qui m'ont fait gémir cette nuit. Nous découvrons un joli coin : une sorte de passage dont j'écorche le nom, Alcaia, Alcaira ; une ruelle, traversée par une autre toute semblable, a gardé le caractère arabe, avec les colonnettes, les toits à dessous de bois ornés, les entrées compliquées ; elle donne par un côté sur une grande porte mauresque avec ses bancs de pierre. Par un amusant contraste, nous retrouvons la

grande rue sillonnée de rails de tram, mais je n'ai point vu ceux-ci, ils ne fonctionnent pas !

La flânerie nous fait entrer dans un piège à touristes, leur badaudisme admiratif y est exploité sous forme de reproductions de l'Alhambra, grandes, moyennes, petites réductions en plâtre, stuc, colorié ou non, à tout prix. J'échappe et grimpe une ruelle à la découverte : c'est très amusant d'aller ainsi, on manque sans doute beaucoup de belles choses, mais le plaisir de trouver est une compensation. D'ailleurs, notre voyage n'est en rien un voyage Cook ou d'études.

Voici un portail avec armoiries de Charles Quint, de grands chênes avec l'eau vive qui coule en côté ; nous voici au cœur de la dernière forteresse des rois Maures.

L'eau, bleutée de neige, sort d'une majestueuse fontaine Renaissance, portant à son fronton l'écusson à devise « *plus ultra* » de celui qui précédait notre « *nec pluribus impar* » ; un grand roi, car il fut aussi un glorieux déçu de la gloire. La fontaine tombe en ruines. Encore une petite montée ; le chemin tourne. Au sommet, une apparition, que faisait prévoir des soubassements massifs vus du chemin, c'est la porte des rois Maures, avec la main emblématique.

L'effet est grand, j'en éprouve une vive impression. L'entrée est vivante : ces coudes méfiants, à défense successive, sont bien arabes ; les

ruines du fort, du réduit, ont la mélancolie des choses passées. Leur silence n'est qu'apparent, elles parlent à ceux pour qui le présent n'existe pas plus que l'avenir. L'âme humaine vit ainsi, partout éternelle, animant les cendres des actions matérielles. Je voyais positivement à Rome passer les légions : ici le cavalier arabe caracole devant la grande porte où sont accrochées les têtes des chrétiens.

La voie intérieure au sortir de cette tour nous mène au fort supérieur dont un jardinet pris sur le chemin de ronde fait le tour. La vue y est belle, étendue. Au sud-ouest, la Sierra Nevada, bien nommée, pleine de neige : au nord, la ville ancienne avec les gitanas ; près de nous, des détails charmants : les coelestas, jolies plantes grim-pantes bleues mêlées aux roses ; le bruissement de l'eau claire, qui tombe dans une vasque, tente Luce ; elle prend quelques gorgées et m'interdit ce sorbet...

L'absence de Bædeker nous fait errer *adelante* et à l'inconnu, demandant, sans le trouver, l'Alhambra tout près de nous pourtant, et caché par le palais inachevé de Charles-Quint. Nous voulions passer par une autre belle porte mauresque : mais elle nous ramenait à l'entrée principale. Revenant sur nos pas, nous sommes arrêtés par le palais : « Imperatore Carlo Magno V » plus ultra. Toujours cet homme, dont l'ensevelissement comme le palais est un orgueil.

Le palais ne fut jamais terminé ; c'est un commencement sans fin à côté d'une histoire finie. Quelque chose comme le palais de Gaston à côté du palais des Valois, à Blois.

Si je devenais grand homme, je serais plus superbe que Charles V et planterais mes idées dans des terrains neufs. — J'éviterais les rapprochements nuisibles.

L'Alhambra, les rois Maures tuent le vainqueur. Ces sauvages (1) ont trouvé la grâce et l'art dans la géométrie ! Ils font leurs dentelles, leurs arabesques avec des carrés, des ronds, des riens, et c'est tout ! Mais cet art étant trop limité, la formule trouvée n'avait pas l'élargissement souple que comporte la figure, dès lors il devait tomber, vivant trop d'imitation sans se renouveler par la création...

Après l'Alhambra de Séville, les jolis palais d'Alger, de Tunis, je suis tout ravi de visiter cette autre perle. Pauvres houris ! Quel ennui elles devaient éprouver dans ces fraîches prisons ! Tout n'y est pas gracieux souvenir : Les Abencérages ont été massacrés au nombre de 30 ou 40. — Combien leur sang décore bien (à la Regnault) ces salles à angles rentrants. Le meurtre de Guise et l'escalier des 45 sont distancés : on faisait plus grand à l'Alhambra !

A côté des palais Maures et de Charles V, les inévitables appels au voyageur : boutiques de photos, avec dentelles espagnoles, le pendant des

marchands de chapelets près des lieux de pèlerinage. Toujours le mercantilisme dans le temple — de la pensée. L'humanité, en somme.

Nous descendons du château et regagnons le modernisme espagnol — et l'hôtel.

J'entends l'orgue de Barbarie qui scande sans trêve ni merci le même air ; les mains des enfants claquent la mesure. — Ces gens-là ne pensent pas à l'Alhambra, mais leurs voix rauques me font penser à ces Maures que je voyais il y a trois jours dans leur Ramadan.

Bah ! qui connaît les retours historiques !

Le matin glacé est pénible dans les pays dits du soleil ; le soir *idem*. Je sonne, et après mille explications, la camerina se frappe le front et m'apporte un bain de pieds. Je dis enfin *braserò* !! Elle surgit avec un tapis, quatre bâtis de bois. *Quid* de ce bric à brac ? Mais le temps passe et rien ne vient très vite.

Néanmoins, la servante avait compris ; elle nous apporte le vaste bassin où sont les charbons incandescents, qui ont perdu leur effet asphyxiant ; il est placé sous la table que forment les bâtis, le tapis recouvre le tout, et ma foi, ce poêle primitif nous réconforte.

Il y a ainsi des détails de voyage amusants, je passe les trop gaulois. — La femme de Cordoba éclairant la scène avec la bougie d'un sou ; et à Rome, le gardien vérifiant, le nez dessus, l'état du siège !!

Vendredi 26. — Il faut gagner son pain, aussi est-ce avec mille difficultés de langage espagnol que notre menu s'organise ; il y a des asperges et des petits pois — frais — n'en déplaise à la sourcilleuse Nevada couverte de neige. J'achète un grand roseau, genre canne à sucre (cana dulce), ce qui fait la joie des gamins locaux et fera celle des miens. Boujou, Moussu, oh cana, cana ! — Courage ! je comprends ce parler negro.

Je remonte en flânant à l'Alhambra, tout ravi des ânes et des attelages de mules à clochettes. Sur une place, des dindons gardés se distraient par mille combats si acharnés que nous sommes bien 40 badauds, pas parisiens pourtant, à voir les becs se prendre. Corrida de dindons.

Je reprends la montée célèbre, refais une photo de la belle porte de la justice ; où sont les cavaliers en soie et fer d'antan ? Les convois de prisonniers menés à la mort manquent aussi. Si j'en crois les chaines des Invalides conquises à Isly, et destinées aux Français, comme aussi les descriptions de sacs remplis de têtes coupées au Maroc actuel, il vaut peut-être mieux voir de loin ces âges pittoresques.

Je visite l'Alhambra, la chapelle de Charles-Quint dans la mosquée, elle est muette aussi. Il y a dans un coin, contre l'autel, le bas-relief d'une Lédà et du cygne. Carlos V aurait pu respecter les arabesques de la mosquée ; les prières mu-

— sulmanes ont-elles entendu les soupirs païens ? Ces superpositions de culte dans un même temple sont un des petits côtés humains. Sainte-Sophie est mosquée, des temples protestants sont d'anciennes églises catholiques. En somme, Dieu est tout et ne s'enferme pas dans des bâtisses, Il domine le monde et nos mesquineries.

— Nous entrons dans la chapelle des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, attenante à la cathédrale. Les deux grands tombeaux avec les statues de marbre regardent l'autel. Ils sont d'une belle Renaissance. Malheureusement, ce jour de fête m'empêche d'acheter les photos. Au mur, les grands aigles impériaux ; ces vilains oiseaux de proie ne sont pas à leur place en un temple du Jésus de paix. — Une toile représente le roi Maure courbé devant Ferdinand et Isabelle. — La nuit tombe, le prêtre en haut, sur une sorte d'estrade, est courbé devant le Saint-Sacrement, la nef est dans l'ombre, l'orgue rompt le silence, c'est très beau.

— Ces visions du passé en terre étrangère me font toujours regretter le vandalisme français qui, à chaque révolution, brise les souvenirs du passé. Et nous, les enfants des Gaulois, de la France capétienne, de l'Empire, etc., n'avons plus que des églises vides, des monastères profanés par la juiverie, des monuments grattés, mutilés ; il semble à chaque nouveau régime que la France commence avec lui !! Alors nos rues sont désertes

de traditions. Tout crie à l'étranger son histoire, et nous paraissions étrangers chez nous !

La Vierge de Grenade est d'une impression délicate ; je ne puis fixer sa date, mais elle ressemble à cette Vierge sur bois (de Lucques) que j'ai vue au Vatican. Hébert a fait sa Vierge dans ce sentiment, mais trop jolie, moins pénétrante.

Nous quitterons Grenade demain matin pour Malaga. Cette dernière soirée, comme les autres, est animée par la monotone mélodie de l'orgue qui moud son même air ; des furibonds appuient avec le tambour de basque, et les sonnaillles des mules tintent gaïement.

Samedi 27. — Départ de Grenade à 7 h. 1/2.
— Arrivée à Malaga à 1 h. 1/2.

Gelée à un degré environ. Les vallées où s'enferme Grenade sont bien irriguées par des drains ou *seguinas*, dérivés des eaux supérieures. Grenade disparaît à un tournant, et l'entassement des monts ne laisse pas deviner où elle est. En somme, ville encore originale, pleine de souvenirs et de jolis visages.

Rio Fredo. — La voie collée au flanc de la montagne, la contourne et la domine parfois, mais le moutonnement du sol est pittoresque sans être sauvage. Il y a des fleurs bleues, genre colchique, comme en Afrique. — De même, la caractéristique des montagnes est l'aridité, pas d'arbres, les Espagnols semblent les détester.

Loja. — Tassée en rond, avec trois églises à mi-pente.

La Peña. — Dernière station de ce groupe de montagnes avant la plaine. Carrière au flanc des roches à pic, et je crois voir des vautours !

Ensuite, jusqu'à Bobadilla, plaines ondulées, un rio, des aloès.

Route de Cordoba à Malaga. — De Gobantès à El Chorro, je prends deux photos de groupes, cavaliers, ânes, les filles piquent des fleurs dans leurs cheveux.

Je ne puis qu'entrevoir un pays rude, superbe. Des rochers énormes avec des failles à pic. Mais hélas ! tunnels sur tunnels. C'est la plus belle partie de notre voyage, de superbes photos reproduisent ces gorges.

Comme après les Portes de Fer, changement ! subit. A 3 kilomètres d'El Chorro, c'est le plein midi, des orangers, des palmiers, les maisons blanches, les femmes en claires toilettes.

Alora. — Décidément, les grands manteaux (capas) à pans sur l'épaule sont abandonnés ; les hommes ont la veste sur l'épaule ou travaillent en bras de chemise ; le pays est d'une beauté plus féconde. A gauche, montagnes moins rudes qu'à El Chorro ; une vallée riante d'orangers.

A Pizarra, débauche d'oranges. Une femme nous vend un roseau autour duquel il y en a 27, pour une peseta, plus deux ou trois limas, intermédiaire entre le citron et l'orange. — La duchesse

d'Abrantès les aimait beaucoup, dit-elle. — Douce température, 0 + 16 ou 17.

A peine arrivés, nous courons avec l'interprète chez le banquier. — Absent, c'est Noël.

L'interprète nous mène chez François Ramon Tellez, la grande maison d'importation de vin de Malaga ; nombreuses dégustations qu'une commande ne complète pas. A voir. — Je télégraphie afin d'obtenir à Madrid la manne absente et indispensable en tout lieu. Promenade à l'Almeda nouveau style ; les femmes mises à la moderne, sont moins jolies qu'à Grenade.

Promenade fleurie et très fleurie. Elle est séparée de la mer par un jardin rempli de roses variées ; les mâts se voient au travers en perspective. Au bout de la promenade, quelques palmiers ; la colline s'élève à pic, couronnée des vieux murs qui regardaient la mer ; des cavaliers montent les jolis chevaux andalous à tête courte et brusquée, à large encolure : quelques-uns ont le large étrier maure. Passent, conduisant leurs charrettes, de jeunes Espagnoles de 14 à 15 ans, mais mûres pour la coquetterie ; elles me semblent même très fortes !... Les officiers ont l'air modeste et moins fendant qu'en Italie.

Nous gagnons l'extrémité de l'Almeda jusqu'au Cirque. On a fait sur la mer, comme à Naples, comme partout en Méditerranée, l'emprise traditionnelle ; les Decauville apportent les débris de toutes sortes, les quais sont enterrés, et même des

écussons royaux — il y a plus de 200 mètres ainsi conquis. Au milieu de ces travaux, les gamins toujours nombreux jouent à couper une canne à sucre en la faisant retomber par le milieu sur leurs couteaux si affilés — ô couteaux ! Le port semble peu animé ; du reste, ici, comme en France, l'impôt brise tout, il est une conséquence des défaites et des troubles intérieurs continuels — tout se paie. Les rues sont animées comme il convient à un pays doux. Mais le flâneur ne crée pas le commerce.

Notre hôtel est grand. les Anglais y sifflent. Je ne sais si les Italo-Espagnols s'apercevront jamais que la grande bleue Méditerranée est un lac anglais !

Dimanche 28. — Malaga. 6 + 17. — Temps : couvert, doux.

Après avoir payé aux moustiques le juste tribut de l'étranger, nous allons à la cathédrale dont l'architecture me plaît. Six grosses colonnes intérieures la soutiennent, mais j'aime moins l'ordonnance espagnole qui place au milieu le maître-autel avec le chapitre. Ceci rompt l'ensemble et forme une double église. D'autre part, les plafonds sont trop peu élevés pour nos yeux habitués au gothique... un peu trop de bons-hommes à gestes maniérés en bois peint. — C'est peu rigoriste au point de vue goût et dévotion. — Enfin, *Suum cuique*.

En voiture à la Conception, propriété du marquis de Casa-Loring, près de la propriété de San-José. Cette promenade est triste au début ; les ornières inhérentes aux rues espagnoles et la saleté ne font pas espérer un but aussi gracieux. Bien entendu, je ne me lance pas dans une description botanique, je ferais une triste salade des divers palmiers, cocotiers, bambous des Carolines et autres arbres exotiques. L'ensemble est beau, et même joli, égayé par de l'eau courante : une grande tonnelle couverte de fleurs est d'un effet fort gracieux. L'idée de fin décembre ne me revient devant toutes ces verdure qu'en les quittant, tenant à la main une fleur rouge merveilleuse donnée par le jardinier.

Nous entrons ensuite à San-José, chez don Thomas Heredia (est-ce un parent de l'écrivain ?) : c'est à 4 kilomètres de Malaga et semble à mille lieues, toujours à cause du soin avec lequel tout est tenu. J'y vois des caféiers avec graines ; les voyages forment la jeunesse, je n'en avais vu que de minuscules à Paris !

Il y a des serres tempérées avec culture d'ananas : mais les jardins sont plus intéressants.

Retour le long de ce pauvre Rio, où des chèvres, couleur chevreuil, broutent leur pitance de feuilles d'oliviers, d'orangers et — où un Décauville en enlève les terres pour exhausser les vieux lais maritimes et prolonger l'Alameda. Nous y retournons pour finir la journée et regardons de nou-

veau le manège amusant des jeunes Espagnoles.

Nous flânon par les deux rues principales encombrées de monde. J'admire aux étalages les superbes capas bordées de velours rouge et vert. Luce tremble. Encombrerons-nous les valises d'un vaste manteau immettable dans notre centre pondéré ? La saine raison l'emporte. Je me livre toutefois à diverses opérations commerciales. L'achat de raisins de Malaga m'est facilité par une aimable vieille dame qui vient en aide à mon sabir et proteste de l'honnêteté du marchand. Plus loin, les agents de la force armée m'aident à discuter avec avantage l'acquisition de limas et oranges. Enfin, je marchande du safran, et le paie son prix, paraît-il. Pendant que je m'agite et passe au crayon sous les yeux de mon homme les mots espagnols que je prononce si mal, une jeunesse entre vivement, passe une fleur au collègue de mon vendeur et disparaît. Sourires mutuels. Allons, je comprends l'espagnol !

Demain le grand retour, nous serons estampillés pour trois jours de route jusqu'à Madrid. Hélas ! je prolongerais bien la promenade, mais le jour de l'An approche, il faut revenir au bercail embrasser les petits qui nous jalourent fort et se plaignent du froid, et la soirée est si douce à Malaga ! Nous nous arrêterons 4 heures à Cordoba.

Lundi 29. — Malaga pour Madrid par Cordoue.

Joli lever de soleil, il fait doux. Ah ! si nous n'avions pas à retourner vers les pauvres enfants ! Mais aussi le soleil ne doit pas empêcher que notre famille se réunisse au premier jour d'une année. C'est Malaga qui jusqu'ici me plaît uniquement pour sa température charmante. — Quant aux habitants, aux ressources — je suis passé trop vite pour parler *ex cathedra*.

Ici, bien mieux qu'à Alger, Nice, Menton, etc., l'air est vraiment tempéré. Les soirées n'ont pas ces affreuses transitions d'ombre à soleil et d'humidité subite si mauvaises pour les gorges délicates. L'été même, prétend-on, est tempéré par la brise de mer. Mais je trouve aux palmiers un petit air échauffé qui me met en garde contre ces dires.

J'essaie une photo du balcon de l'hôtel : vue des clochers de la cathédrale et des montagnes lointaines.

Départ à 8 heures. Nous revoyons les belles gorges, mais nous subissons le tabac. Les Espagnols ont remplacé le supplice de la question par celui de la nicotine et ils l'appliquent à ceux qui n'en veulent pas avec le même manque de charité.

Nous changeons de compartiment et trouvons d'aimables compagnons qui nous offrent du Jerez. Nous causons et arrivons à force de bonne vo-

lonté à comprendre que nous aimons fort peu les Anglais et que nous ferions bien d'unir ces pauvres Latins, si leur manque d'esprit politique le permettait. On me signale au travers des vastes étendues désertes que nous traversons les grandes fermes où l'élevage se caractérise par des quantités de bétail, chevaux et bœufs.

A Cordoue à 4 heures. Le temps est gris. On se débarrasse avec peine des cicerone sans plaques qui se collent. Nous errons dans les rues étroites, arabes, à la recherche de la mosquée. Je revois ces jolies entrées de maisons qui m'avaient tant frappé autrefois ; une grille à jour laisse voir la deuxième entrée qui ouvre sur le patio. C'est tout à fait la maison antique, gardée par les Arabes : un jardin avec jet d'eau, et les chambres ouvertes sur ce carré tout verdoyant. La mosquée elle-même affecte cette disposition ; elle est entourée de murs percés de hautes portes. Un jardin précède l'entrée. Elle est devenue cathédrale, mais par l'erreur de Charles V qui a regretté l'autorisation accordée aux conseillers municipaux — de l'époque.

Pour y loger une église, il a fallu abattre, retrancher dans la forêt de colonnes qui donne si étrange aspect à ce monument unique ; ce qui est plus fort, les modernes continuent. Ils bouchent, font des trous dans la plus belle partie, près le mirhab. Nos descendants n'auront plus à visiter que des gares et des cafés ! Je revois le pont si

pittoresque ; il y a encore une tour de défense. — Un chemineau nous demande l'aumône, il est Français ! La pluie commence, il faut revenir, mais nous nous égarons un peu dans le labyrinthe de toutes ces ruelles ; il faut même nous garer des voitures en nous collant au mur ou entrant dans quelques portes. Cela nous amuse. mais la nuit gagne.

Nous voici sur une vaste place que je n'avais pas vue à mon premier passage. Mais de gare, point. Enfin des employés, dont un Français, nous remettent sur la route. A 10 heures 1/2, départ pour Madrid.

La chance nous suit sous forme d'un aimable compagnon : il se prive de fumer, mais comme il se rattrape aux stations ! Il a vraiment du mérite, je lui en témoigne ma reconnaissance. Décidément, je deviens l'ennemi du tabac ! Une tempête affreuse éclate et me fait craindre un déraillement. Je me rappelle que sur le Sud bahn autrichien, il faut protéger les trains contre le vent par des palissades. La nuit se passe telle quelle ; le gris et le froid n'embellissent pas les grandes plaines désertes qui entourent Madrid... Je trouve les aspects bien laids après les charmes de Malaga.

À la bifurcation de Tolède, je joue l'avocat du diable et voudrais persuader à Luce de visiter cette pittoresque ville — mais je suis rappelé au sentiment de mes devoirs paternels. — En

échange, je lui montre le Tage, jaune, petit, et pas plus majestueux que le célèbre Tibre.

Enfin, Madrid surgit, en paquet, sans que rien l'annonce et fasse deviner pourquoi on a campé une ville dans ce désert et pourquoi ce désert ne s'est pas animé après la naissance de ce champignon.

Nous entrons en gare le mardi 30 décembre à 11 heures du matin, par un froid pénétrant, et laissons nos bagages en consigne en compagnie de lapins de garenne et de dindons.

Mardi 30. — Madrid. — Hôtel des Ambassadeurs.

Mes notes du 30 sont plutôt tristes. Au télégraphe, une dépêche de la Société Générale nous dit qu'on n'expédie pas d'argent par ce moyen : en Espagne, et à la Banque de Castille, on nous assure que les bureaux ferment après-demain, jusqu'au 2, que la nouvelle dépêche n'arrivera pas à cause des tempêtes ! C'est gai ! Luce va à l'Assomption, mais sans résultat. Faudrait-il rester jusqu'au 2, après s'être pressé pour arriver le 1^{er} ! Les rues sont sales, boueuses, je fais allumer du feu.

Mercredi 31. — Madrid, 0 + 1. — Vent glacial.

Nous retournons à la Banque de Castille, fouettés par une bise glaciale. A 11 heures, l'ordre

de payer n'est pas arrivé. Au télégraphe, un Français gémit, parce qu'un télégramme envoyé depuis deux jours reste sans réponse. Ce service, même sans tempêtes, fonctionne mal. Les bureaux ferment à 3 heures. Si l'ordre arrive, même à 5 heures, on nous paiera, par faveur ! Nous avons de grandes chances de rester demain en panne :

Luce a son rhume *crescendo*, brochant sur le tout.

Un express m'apporte à l'hôtel la nouvelle du télégramme libérateur de la Société Générale. Oui, mais à la Banque de Castille, on fait mille difficultés pour reconnaître mon identité ; l'hôtelier, après refus, consent à venir, et je touche, non sans irritation.

Le Musée me remet : une heure et demie de bel art espagnol est un délicieux calmant ; j'aime tant cette forte manière de peindre : le flamand y apparaît, mais un maître comme Velasquez reste lui-même et varié. Ses portraits de Ninas, d'Esopo, des lances, le Christ, tout est dans une note à part, sobrement traitée. Mais quels modèles insupportables que ces bons Philippe à mâchoire obsuée et à front peu vaste ! Le hasard m'a fait rencontrer ce type juste au sortir du Musée.

Et les Goya ! C'est du beau modernisme avant l'école tachiste, de défunte mais non regrettée mémoire. Cette revoyure de belles choses me rem-

plit l'esprit... On ferait des voyages pour aspirer ces bons parfums du génie. Il faudra que je retourne en Hollande ! En attendant, nous partons à 7 heures 40 par le Sud-Express-Couchettes. — Suppléments. — Nous circulons toute la nuit.

FRANCE

Jeudi 1^{er} Janvier. — Au matin, la neige est tout près du train, en Navarre. A 11 heures, Hendaye.

A peine avons-nous dépassé la Bidassoa, déjà vue au mois d'août, que nous sommes saisis par l'aspect différent de la France, sa grâce, son air vivant. Et l'impression persiste. Décidément elle est charmante et belle, et cette sensation avive tous mes regrets de la voir si tristement dirigée : c'est sa destinée...

A 8 heures 40 du soir à Blois ; à 10 heures, 1^{er} janvier 1903, nous embrassons les chers petits, ayant fini notre belle promenade.

Décidément, sauf Malaga, Saint-Sébastien, Cannes ou Orléansville, Perréaux, rien ne vaut... notre Logis !



APPENDICE

Pour mes chers enfants, leur vieille grand'mère.

En remontant le cours de ma trop longue vie,
Je n'y vois que douleurs, que fugitifs plaisirs
Et quelques jours brillants où mon âme ravie
Sut toucher au bonheur sans pouvoir le saisir.
J'arrive au but fatal et de sa froide étreinte,
L'âge a courbé mon front et blanchi mes cheveux,
Mais mon cœur toujours chaud résiste à son atteinte :
Aimer, c'est le seul bien qui reste aux malheureux.

E. JOUTY.

SOUVENIRS DE FIÈVRE

De ce lit enfiévré où je suis étendue,
Je vois la mer au loin se perdre dans la nue,
Le soleil au déclin plonger dans les flots d'or,
Les barques des pêcheurs se détacher du bord.
Tous les bruits de la vie montent à mon oreille,
Dans mon cerveau lassé, la pensée qui s'éveille.
Comme l'oiseau du soir vagabonde en son cours,
Poursuit de vagues bruits qui s'éloignent toujours
Et tout près est la mer, tout près est la montagne.
Tout près les doux aspects de la verte campagne.
Je revois les sentiers qui côtoient les ravins,
Les figuiers tortueux, les oliviers, les pins,

Les fleurs qu'on foule aux pieds, qui naissent sans culture
Et qui parfument l'air de leur haleine pure.
Je voudrais retenir ces souvenirs confus,
Je voudrais revenir à ce temps qui n'est plus.
Mais mon corps alangui, tyran par la faiblesse,
Obscurcit ces lueurs et ma pensée s'affaisse.

Sombre est la mer et sombre aussi mon âme,
Je suis de l'œil le mouvement des flots,
La barque au loin luttant contre la lame,
J'entends le bruit de l'éternel sanglot.
Nice-la belle est noyée dans la brume,
A disparu son horizon vermeil,
Ses bords fleuris sont couverts par l'écume,
Noires vapeurs cachent son blanc soleil.
Mais dès demain, Nice à l'aube naissante,
Aura repris ses brillantes couleurs
Et du soleil cette éternelle amante
Resplendira sur son trône de fleurs.
De même au temps de la vive jeunesse,
Quand un jour sombre apporte des douleurs,
Un gai rayon vient chasser la tristesse
Et le sourire est toujours près des pleurs.

E. JOUTY.

Nice, 29 Mars 1878.

SUR UN BANC A NICE — JANVIER 1877

Clouée par la goutte ennemie
Sur ce banc, près d'un vieux troupier,
Je suis de l'œil avec envie
Les gens qui circulent à pied.

Se promènent de jeunes belles,
Livrant aux regards des passants
Leurs formes plus ou moins réelles
Et leurs cheveux flottant aux vents.

Et d'ex-beautés surannées,
Croyant sous la poudre et le fard
Cacher la trace des années
Qui résiste aux efforts de l'art.

Puis de gentilles amazones,
Onduleuses sur leurs chevaux,
Tandis que, fiers de leurs personnes,
Des cavaliers trottent à faux.

Mais fuyant la foule ennuyeuse,
Ma pensée me ramène au temps
Où plus ingambe et plus heureuse,
Je cheminais à travers champs.

Où malgré le poids des années,
Je parcourais d'un pied léger
Les collines et les vallées
Sans m'inquiéter d'aucun danger.

Mais, hélas ! la goutte ennemie
Me retient près du vieux troupier,
Suivant de l'œil avec envie
Les gens qui circulent à pied.

E. JOUTY.

PENSÉES

Dans la première jeunesse, on est las avant de partir.

La jeunesse est tout apparence. En attendant la réalité, elle greffe sur l'ignorance.

L'espérance garde la jeunesse du cœur, la fausse expérience le ride.

L'inquiétude de la vanité domine les natures médiocres.

La gaieté est à l'âme ce qu'est le rayon au jour.

Le néant s'attache à la matérialité des faits comme la mort à nos corps.

La femme n'est pas artiste à propos d'art, elle ne l'est qu'à propos de quelqu'un.

Les mécomptes du cœur ne sont souvent que des mécomptes de vanité.

Quel malheur de vieillir avec les exigences d'un cœur resté jeune.

Seuls les cœurs tendres sont assez forts pour être simples.

Les hommes ont souvent le tact grossier et la sensation exquise.

Les femmes ont des impressions enfantines et des pensées vieillottes.

Balzac est un commissaire priseur, ses portraits de femme sont des inventaires.

La femme dit au chien : Veux-tu venir. L'homme dit
au chien : Viens.

Il y a des gens qui n'écoutent que ce qu'ils disent.

Les deux choses qui déchirent le plus l'oreille sont un
accord faux et une critique juste.

La peinture idéalise la réalité ; la musique matérialise
le rêve.

Ea. L.

SONNET (1)

Amant alterna Camœne.
Les muses aiment l'al-
ternance.

- R.** Enfant, j'ai vu ton âme et n'ai point vu ton cœur ;
A. Je croyais mon cœur vieux et ma jeunesse morte ;
R. Un sourire de toi, même un rire moqueur,
A. Vous fait entrer d'emblée ou vous met à la porte.
R. Quand parfois pour te voir je pénétrais au chœur,
A. En entendant les voix de la sainte cohorte
R. Des femmes à genoux qui chantaient le Seigneur,
A. J'avais le sens plus ferme et la vertu plus forte.
R. Ascétisme charmant plus houleux que la mer,
A. Trouble de la pensée aussi tendre qu'amer,
R. Ou le désir finit, la volupté commence.
A. Mais cette volupté, pleine encor de désirs,
R. Est l'ombre d'un bonheur qu'on ne saurait saisir.
A. Et l'on sombre plus bas, quand plus haut on s'élance.

Logis, 15 Octobre 1878.

A. DE M. R. H.

(1) Chaque vers alterné par A. de M. et R. H.

SONNET

Nous ne comprenons plus la profonde harmonie
Du murmure des eaux ni du frisson des bois.
Pour nous l'amour se meurt, l'âme n'a plus de voix,
La contemplation par le doute est bannie.

La jeune illusion que le siècle a honnie
N'est plus qu'un souvenir des hommes d'autrefois.
Nous ne croyons plus rien, et nous créons des lois
Que le vent du hasard chasse avec ironie.

Il en est cependant qui rêvent du ciel bleu
Et qui, dans la nature, ont su trouver un Dieu.
Ceux-là sont inconnus, mais ceux-là sont les maîtres.

Ils marchent devant nous, ils portent le flambeau
Qui répand sa lumière au-delà du tombeau,
L'amour de l'idéal, dont ils se sont fait prêtres.

R. H.

VARIAISON

L'âme qui se repose
Est une goutte d'eau
Qui perle sur la rose,
Tel qu'emporte l'oiseau.

Une fleur demi-close,
Au délicat réseau
Qui s'effeuille sans cause.
Un frisson de roseau.

C'est peut-être l'étoile
Qui dans la nuit se voile
Au profond du ciel bleu.

C'est la belle harmonie
Et la note infinie
Du grand amour d'un Dieu.

Septembre 1879.

R. H.

*LE DOLMEN
DE LA CHAPELLE-VEÏDOMOÏSE*

Au milieu du plateau, le vieux dolmen s'effrite,
Il a pour longs côtés des murs de blocs étroits,
Sur qui deux plus grands blocs posent leurs plafonds droits
Et dans sa double chambre, en passant l'on s'abrite.

Mais qu'était-il jadis ? Entre Vendôme et Blois,
On pense que longtemps il servit de limite,
Quand la lourde épaisseur de son art monolithe
Le sacrait au sommeil éternel d'un Gaulois.

Son réduit, qui s'écroule et n'est plus rien qu'un antre,
N'était-il pas obscur et noyé dans le centre
D'un grand tumulus rond qu'on aurait dispersé ?

Le sens nous en échappe et l'énigme est trop rude,
Car les doutes flottants de notre incertitude
Autant que l'avenir, ignorent le passé.

Logis, 24 Août 1880.

A. DE M.

LA FOSSE DU MARCHAIS

SOUVENIR DU LOGIS

Vous souvenez-vous d'une mare,
Perdue au fond de la forêt,
Dans un fonds désert et secret,
Où, dès juillet, l'eau devient rare.

Comme rien n'est que ce qu'il peut,
C'est tout bonnement une fosse,
Dont le niveau baisse et se hausse
Selon qu'il fait sec ou qu'il pleut.

Pas de sentier pour y conduire,
Mais le cercle de sa rondeur
Se moire et rit par la splendeur
Du ciel lumineux qui s'y mire.

Son entour n'est rien qu'un fouillis
Où se croisent tant d'aubépines,
Que leurs aiguilles assassines
Défendent trop bien son taillis.

Nul chemin le long de la berge,
Les emmèlements des fourrés
Sont si touffus et si serrés,
Que des pas humains elle est vierge.

Mais il y passe le reflet,
Courant sur les herbes humides,
Des ondulations rapides
De la couleuvre au corps fluet.

L'aile des oiseaux en traverse
Les feuillages ensoleillés
Dont ils sont, en passant, mouillés,
Quand le vent du matin s'y berce.

Les arbres pour aller au jour,
Au-dessus de ses eaux dormantes
Allongent leurs branches pendantes,
Et font berceau sur son pourtour.

Ce n'est qu'au printemps de l'année,
Quand sont fondus les derniers froids
Que parait, et fleurit sous bois
La pervenche, bientôt fanée.

Plus tard, une autre floraison,
Sous les yeux du soleil tranquille,
Fait nager sa flotte immobile
Que respecte la fauchaison,

Et qui n'a pas même à la craindre,
Car on n'a pas mis de poteau
Pour attacher le vieux bateau
Qu'il faudrait pour pouvoir l'atteindre.

Les nénuphars constellent l'eau
De la pâleur de leurs corolles,
Dont les blancheurs mates et molles
Ne sont pas pour elle un fardeau.

Leurs étoiles, silencieuses
Comme celles des nuits d'été,
Semblent s'endormir à côté
Des saules aux écorces creuses.

Dans cette muette fraîcheur
Revient, sur le coin d'une pierre,
L'immobilité journalière
Des chasses du martin-pêcheur.

Tout prêt à fondre sur sa proie,
Quand le poisson très en gaité
Fait briller son dos argenté,
A l'heure où la chaleur flamboie.

En même temps tournoient les ronds
De la libellule qui vole,
Et zigzague sa course folle,
Fatale aux pauvres moucheron ;

De la journée à l'heure chaude,
Son aile (vient-elle d'Ophir),
Met l'étincelle d'un saphir
Des plantes d'eau sur l'émeraude.

En effarouchant les bouvreuils
Sur les grands troncs couverts de mousses,
Etincellent des lueurs rousses
Et les gaités des écureuils,

Dont les rapidités soudaines,
Quand ils s'arrêtent de sauter,
Dégringolent pour grignoter
Les triples amandes des faines.

Enfin, au coucher du soleil,
Sur le bord, un chevreuil vient boire,
Avant que l'ombre et la nuit noire,
N'endorment tout dans leur sommeil.

Mais la mare perdra sa grâce,
Quand le bois, gris et défeuilli,
Est pour de longs mois, assailli
Par les coups du vent qui passe.

Et son abandon engourdi
Ne s'éveille plus qu'aux passages
Des bandes de canards sauvages,
Qui remontent vers le midi.

Grand Martigny, Septembre 1891.

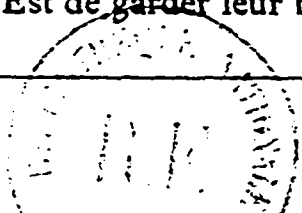
A. de M.

SOUVENIR DU LOGIS

Entre les masses énormes
Des grands ormes,
Vraiment dignes du pinceau
Et de la brosse énergique
Et magique
De Théodore Rousseau,

La maison, qui rit, s'enlève
Comme un rêve
De lumière et de clarté
Sur les ombreuses coulisses,
Séductrices,
De la verte obscurité.

Le soleil, lorsqu'il flamboie,
Met sa joie
Sur l'éclatante fraîcheur
Des pierres tendres de Loire
Dont la gloire
Est de garder leur blancheur.



Son souvenir, comme un songe,
Monte ou plonge
Dans un vol silencieux,
Et pour qu'en réapparaisse
La sveltesse,
Je n'ai qu'à fermer les yeux.

10 Août 1881.

A. DE M.

SCARLABOT (1)

Vous avez l'horreur du grand Sarlabot,
Son sérail le trouve une belle bête ;
Il a de grands yeux bien à fleur de tête ;
Sa taille n'est pas celle d'un nabot.

Son fanon plissé lui fait un jabot,
Ses cornes n'ont rien que de très honnête,
Et son geste est fier alors qu'il s'arrête
En grattant la terre avec son sabot.

Il a sur le dos une robe noire,
Dont le poil chatoie ainsi qu'une moire,
Et c'est un Hercule assez bien loti.

Mais dès qu'il devient gros comme une loche,
On lui fait alors l'honneur de la broche,
Et vous le trouvez très tendre, rôti.

Logis, 7 Septembre 1880.

A. DE M.

(1) Le Taureau est ainsi appelé par M^{me} E. L.

SUR LA VIE

C'était devant sa porte assise,
Sur la levée, en plein midi,
Une grand'mère, au front raidi
Sous sa crinière à moitié grise.

Un petit gars très dégourdi,
Dont fort courte était la chemise,
Courait sur la route, à la bise,
D'un air joyusement hardi.

« C'est votre petit-fils, la mère ?
« Il est gentil. — La belle affaire ;
« Il est gai comme un petit chien ;
« De ma fille c'est bien la faute ;
« Le garçon n'était qu'un vaurien.
« Mais que voulez-vous, c'est la Côte ».

A. DE M.

9 Avril 1884.

Le vin de l'amertume est le breuvage humain,
La lèvre s'y refuse et voudrait s'y soustraire,
C'est la loi, je le sais, et l'on devrait s'en taire,
Mais l'on trouve trop durs les jours sans lendemain.

Et lorsque l'on n'a plus ni la voix ni la main
De deux hommes de cœur dont chacun fut un frère,
Se perdant à la fois dans la nuit du mystère,
On sent qu'on est bien seul à suivre le chemin.

Personne n'a jamais pu vider d'une haleine
La coupe des douleurs qui, restant toujours pleine,
Se fait toujours goûter bien au delà du bord.

On l'oublie, elle est là, débordant de souffrance
Et nul n'a jamais pu trouver la délivrance
Que lorsqu'il la reçoit de la main de la mort.

A. DE MONTAIGLON.

PENETRABIT. — ÉPÉE DE COMBAT

POUR E. DE BEAUMONT

La poignée en est longue, et longs ses quillons droits,
Ses gardes sont d'argent et d'or damasquinées,
En un triple entrelacs leurs branches contournées
Forment comme une cage où s'abritent les doigts.

La coquille au-dessous s'étoile en trous étroits,
Pour enfermer l'élan des pointes forcenées,
La lame, raide et mince, aux carres chanfreinées,
Jette, comme au vieux temps, des éclairs blancs et froids.

Du canal médian, la rayure plus large,
L'ajoure et l'allégit de vides, de décharge
Par où, sans y cailler, le sang s'écoulera.

Elle est bonne d'estoc, encor plus que de taille,
Et doit s'être rougie en plus d'une bataille,
Puisqu'elle a pour devise : Elle pénétrera.

A. DE MONTAIGLON.

Logis, Septembre 1877.

Comme j'étais hier sur la place du Louvre,
Alors que j'atteignais Saint-Germain-l'Auxerrois,
Un cercueil pauvre et nu sort du portail qui s'ouvre ;
Ceux qui l'accompagnaient n'étaient pas plus de trois ;

Pourtant chaque passant s'arrête et se découvre ;
Les femmes devant lui font un signe de croix ;
Le respect, qu'on oublie un moment, se recouvre
Pour lui rendre l'honneur que l'on refuse aux rois.

C'est l'usage à Paris ; toujours on y salue
Le funèbre convoi qu'on croise dans la rue,
Et c'est bien ; quel qu'il soit, un cadavre est absous ;

Il a le droit d'avoir cet hommage suprême ;
Jeune ou vieux, faible ou bon, méchant, coupable même,
La mort en fait l'égal du plus grand d'entre nous.

18 Mai 1879.

A. DE MONTAIGLON.



Blois, imprimerie C. Migault et C. rue Pierre-de-Blois, 14
